





SALLE GAGNON



*Biblio-
theque
de la Ville de
Montreal*

*Montreal
City
Library*

971.0131

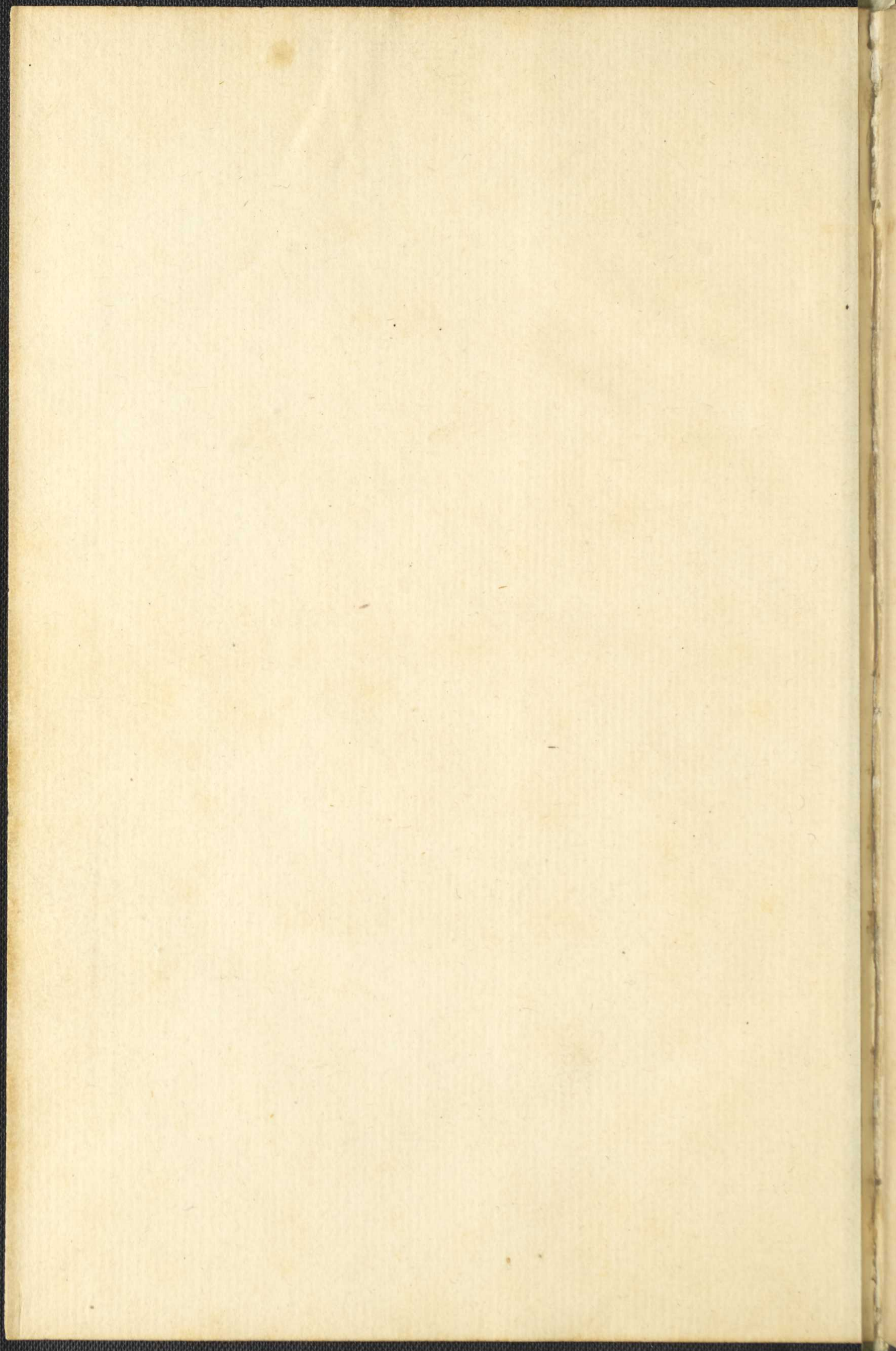
L624mu

D

845014



sur descarbott, voir Tal: Diet. critique de biog. et d'hist
2^e éd. 1872...



LES MUSES
DE LA NOUVELLE
FRANCE.

A MONSIEUR
LE CHANCELLIER.

*Avia Pieridum peragro loca nullius antè
Trita solo ----*



A PARIS

Chez JEAN MILLOT, sur les degrez de
la grand' salle du Palais.

M. D. C. IX.

Avec privilege du Roy.

LES MUSES

DE LA NOUVELLE

FRANCE

A MONSIEUR

LE CHANCELLIER

Notre très-haut et très-excellent
seigneur le Chancelier



A PARIS

Chez Jean Moreau, pour la dégrader de
la grande salle du Palais



845014



A

MONSEIGNEVR

MESSIRE NICOLAS

BRVLART, SEIGNEVR

de Sillery Chancelier de

France & de Navarre.



ONSEIGNEVR,

LES Muses de la
NOUVELLE-FRANCE
ayans passé d'un au-
tre monde à cetui-ci, aujour-
d'hui se presentent à voz piés en
esperance de recevoir quelque
bon accueil de vous, qui estant
le Pere de celles qui resident sur
le Parnasse de nôtre France Gaul-

A ij

A MONSEIGNEUR

loise & Orientale, desirent aussi que de cette même affection vne flamme forte, qui les environne & reçoive en sa tutele. Que si elles sont mal peignées, & rustiquement vetuës; considerez, Monseigneur, le pais d'où elles viennent, incult, herissé de forêts, & habité de peuples vagabons, vivans de chasse, aymans la guerre, méprisans les delicateesses, non civilisés, & en vn mot qu'on appelle Sauvages: & attribués à la communication qu'elles ont eüe avec eux, & aux flots de la mer, leur defaut: ie veux dire, si elles ne sont en si bonne conche & en bon point comme celles qui ont accoutumé de se presenter à vous. Elles sont encore pour le present semblables à ces poissons qui sont appellés Abramides en la Pécherie d'Oppian, lesquels sans demeure

LE CHANCELIER.

certaine changent perpetuellement de place, se trouuans bien en toute sorte de terre, au contraire de plusieurs qui ne peuvent vivre qu'en vn lieu. Poissons vrayment figure du peuple Hebrieu, & de la vie de ce monde, soit qu'on les prenne par leur nom, soit que l'on considere leur façon de vivre, toujours étrangers, conduits par la providence de celui qui les a créés, ainsi que le grand Abraham pere des croyans, duquel nō sans cause ilz portēt le nom. Mais s'il arrive, Monseigneur, que par vōtre faveur, assistāce, & support, elles soient vn jour arretées és montagnes du Port Royal & ruisseaux qui en decoulent, & ayent le moyen de se rēdre plus civiles, & mieux venantes à la cadence des fredōs d'Apollō: ainsi qu'aux premiers temps és solennitez pu-

Juges 21.

vers. 17.

21. Es 20.

Sams. 6.

bliques & saintes on dançoit &
chantoit des hymnes & cātiques,
tant de vive voix, que sur tous in-
strumens de Musique à l'honneur
du vray Dieu: De mêmes elles fe-
ront souz vos auspices maintes fé-
tes solennelles, où vôtre nom sera
exalté, & en leurs chansons reme-
morez les bien-faits de celui, qui
apres avoir bien merité de son
Roy, de sa patrie, & de toute la
Chrétienté, aura encores pris vn
soin non indigne d'vn Chācellier
de France, qui sera d'aider à l'éta-
blissement des Muses en la France
Nouvelle, trans marine, & Occi-
dentale, pour la conversion des
peuples infideles.

Vôtre tres-humble & tres-
obeissant serviteur

MARC LESCARBOT.



LES MUSES DE LA
NOUVELLE FRANCE

Au Roy.

ODE PINDARIQUE
présentée à sa Majesté en No-
vembre mil six cents sept.

STROPH. I.



NEPTUNE, donne moy des vers *Vers faits*
Propres à resonner la gloire *au partir*
Du plus grand Roy que l'Univers *du Port*
Ait produit de longue memoire. *Royal*
Et puis que sur tes moites eaux *pour re-*
tourner
en France.
Tendent leurs ailes noz vaisseaux,
Fay qu'avec eux ore ie vole.
Cornant son renom iusqu'au pole,
Et que porté d'un trait leger
Sur l'aile de ta large échine,
Te l'annonce au peuple étranger
Qui demeure au fond de la Chine.

LES MUSES
ANTISTROPH.

Muses pourtant pardonnez moy
Si pour cette heure ie m'adresse
Ailleurs qu'à vous; & si la loy
De vous invoquer ie transgresse.
Ie ne boy ici d'Helicon

Les douces eaux, ni ma chanson
Ne ressent les fleurs qu'on amasse
Au sommet du double Parnasse.

Neptune commande en ce lieu,
C'est à lui qu'il faut que ie rende
Ores mes vœux, & qu'à ce Dieu
De mon chant le ton ie demande.

EPOD.

Car quoy qu'il soit quelquefois
Forcené d'ire & de rage,
Il ayme bien toutefois
Des chansons le doux ramage.
Et de cela foucieux

A ses Syrenes il donne

Mainte chanson qui resonne

D'un chant fort harmonieux,

Qui par ses douces merveilles

Les peu rusez Nautonniers

Attire par les oreilles,

Et les fait ses prisonniers

STROPH.

Vive donc mon Prince & mon Roy

Par qui respire nôtre France

Sentant souz le ioug de sa loy

Les doux effects de sa clemence.

Lui qui parmi tant de hazards

Qui l'ont suivi de toutes parts
 A veincu l'effort de Fortune
 Laquelle en lui n'a part aucune
 Car sa vertu tant seulement
 Du haut des cieux favorisée
 A iusques dans le Firmament
 Sa Maïesté authorisée.

ANTISTROPH.

Le iour qu'en France commença
 A luire sa belle lumiere
 Le conseil des Dieux s'amassa
 Pour sçavoir de quelle maniere
 Ilz pourroient honorer celui
 Qui devoit estre un iour l'appui
 De mainte gent abandonnée
 A qui du ciel n'est point donnée
 La conoissance de son bien,
 Et de maint peuple & mainte ville
 Policée souz le lien
 De la société civile.

E P O D.

Mars lui donna sa valeur,
 Hercule donna sa force,
 Et Iupiter sa terreur
 Qui la force même force.
 Mais Vulcan lui façonna
 De fin acier bien trempée
 Vne foudroyante epée
 Qu'en present il lui donna
 Pour en frapper les rebelles
 Et la rogue nation
 Qui nous a fait des quereles
 Souz feinte religion.

LES MUSES

STROPH. 3.

Il n'estoit pas hors le berceau,
 Il n'avoit quitté son enfance,
 Que son âge plus tendre & beau
 S'endurecissoit à la souffrance
 Des âpres & dures rigueurs
 Des froidures & des chaleurs,
 A fin qu'un iour il peust à l'aise
 Supporter de Mars le mesaise,
 Puis que son destin estoit tel,
 Que parmi les chaudes alarmes
 Il devoit se rendre immortel.
 Par l'effort de ses fieres armes.

ANTISTROPH.

Qui l'a iamais veu sommeiller,
 Ou avoir les mains endormies,
 Quand il a fallu chamailler
 Dessus les troupes ennemies?
 Témoins en sont tant de combats
 Où il a cent fois du trépas
 Loin repoussé la violence,
 De sorte que même la France,
 France nourrice des guerriers
 Par ses longs travaux fatiguée
 Est le fuiet de ses lauriers
 Pour s'estre contre lui liguée.

EPOD.

Et apres s'estre soumis
 La populace mutine,
 Il a fait qu'ores Themis
 Seurement par tout chemine,
 Afin qu'une ferme paix

DE LA NOUVELLE FRANCE. 5

Au moyen de la Justice
En sa maison s'établisse
Qui soit durable à iamais,
Et que toujours souz son aile
Fleurisse la pieté,
Sans qu'onques elle chancelle
Ni d'un, ni d'autre côté.

STROPH. 4.

Grand Roy, nous te devons ceci
Voire mille fois davantage.
Mais il reste encore un souci
Digne de ton vieillissant âge,
Afin que la posterité
Entende que ta pieté
N'estoit dedans ta France enclose.
Il faut, grand Roy, faire une chose,
Il faut ores du Tout-puissant
Porter le nom souz ta banniere
Où son Soleil resplendissant
Chacun iour finit sa carriere.

ANTISTROPH.

Ayes doncques compassion
De tant de peuples qui perissent
Sans loix & sans Religion,
Et de leur misere gemissent.
Si tu veux, grand Roy, tu les peux
Ioindre avec nous en mêmes vœux,
Et faire de tous une Eglise,
Si ta bonté les favorise.
Mais si ton pouvoir souverain
Ne soutient un si grand affaire,

Mais si tu retires ta main,
Qui est-ce qui le pourra faire?

E P O D.

C'est, mon Prince, c'est de toy
Qu'une antique destinée
A prononcé qu'un grand Roy
Seroit, apres mainte année,
Du vieil tige des François,
Qui regiroit en iustice
Par vne sainte police
Conjointe aux divines loix.
Les nations infideles
Qui sont encore en maints lieux,
Et par force les rebelles
Conduiroit dedans les cieux.

LESCARBOT.



DES que nous fumes arrivés au Port Royal en la Nouvelle-France le sieur du Pont de Honfleur, qui en estoit parti dès le sezième de Juillet, desesperant qu'aucun navire deût arriver de France, pour ce que la saison desja se passoit, ayant rencontré par un grand heur quelques vns de noz gés (qui à la veüe de la terre du port de Capseau s'estoiēt mis dans vne chaloupe, & venoient jusques audit Port Royal suivans la côte) parmi des iles, il tourna le cap à rebours, & nous y vint trouver avec beaucoup de jouissance d'une part & d'autre. En fin au bout de trois semaines il nous laissa sa barque & vne patache, & se mit avec quelques cinquante hommes qu'il avoit, dans nôtre navire qui retournoit en France. Or avant son depart, pour lui dire Adieu, ie lui fis ces vers ici parmi le tintamarre d'un peuple confus, qui marteloit de toutes parts pour faire les logemens, lesquels vers furent depuis imprimez à la Rochelle.

Voyez les
chapitres
42 & 43.
liv. 2.
de l'Hi-
stoire de
la Nouv.
France.

A-DIEV AVX FRANCOIS
retournans de la Nouvelle-France
en la France Gaulloise.

Du 25. d'Aoust 1606:



ALLEZ doncques, vognés, ô trou-
pe genereuse,
Qui avés surmonté d'une ame
courageuse
Et des vents & des flots les hor-
ribles fureurs,
Et de maintes saisons les crueles rigueurs,
Pour conserver ici de la Françoisse gloire
Parmi tant de hazars l'honorable memoire.

Allez doncques, vognés, puissiez-vous outre mer
Vn chacun bien-tot voir son Ithaque fumer:
Et puissons-nous encor au retour de l'année
La même troupe voir par deçà retournée.

Fatiguez de travaux vous nous laissés ici
Ayans également l'un de l'autre souci,
Vous, que nous ne soyons saisis de maladies
Qui facent à Pluton offrandes de noz vies:
Nous, qu'un contraire flot, ou un secret rocher
Ne vienne vôtre nef à l'impourveu toucher.
Mais vn point entre nous met de la difference,
C'est que vous allez voir les beautez de la France,
Vn royaume enrichi depuis les siecles vieux
De tout ce que le monde a de plus precieux:

Nous
avons
esté deux
mois &
demi sur
mer.

Et nous comme perdus parmi la gent Sauvage
 Demeurons étonnez sur ce marin rivage
 Privez du doux plaisir & du contentement
 Que là vous recevrez dès vôtres avènement.

Que di-je, ie me trompe, en ce lieu solitaire,
 L'homme iuste à dequoy à soy-même complaire,
 Et admirer de Dieu la haute Maïesté,
 S'il en veut contempler l'agreable beauté.
 Car qu'on aille rodant toute la terre ronde,
 Et qu'on furette encor tous les cachotz du monde,
 On ne trouvera rien si beau, ne si parfait
 Que l'aspect de ce lieu ne passe d'un long trait.
 Y desirez-vous voir une large campagne?
 La mer de toutes parts ses moites rives baigne.
 Y desirez-vous voir des côtaux à l'entour?
 C'est ce qui de ce lieu rend plus beau le sejour.
 Y voulez-vous avoir le plaisir de la chasse?
 Un monde de forêts de toutes parts l'embrasse.
 Aimez-vous des ruisseaux le doux gazouillement?
 Les côtaux enlassés en versent largement.
 Cherchez-vous le plaisir des verdoyantes îles?
 Ce Port en contient deux capables de deux villes.
 Aimez-vous d'un Echo la babillarde voix?
 Ici peut un Echo répondre trente-fois.
 Car lors que du Canon le tonnerre y bourdonne
 Trente-fois à l'entour le même coup resonne,
 Et semble au tremblement que Megeze à l'envers
 Soit prête d'écrouler tout ce grand Univers.
 Aimez-vous le deduit des rivieres profondes?
 Trois rendent à ce lieu le tribut de leurs ondes,
 Dont l'Equille ayant eu plus de terre en son lot,
 Elle se porte aussi d'un plus orgueilleux flot.

Descri-
 ption du
 Port
 Royal.

Et préques assourdit de son bruiant orage
 Non le Stadisien, mais ce peuple Sauvage.
 Bref, contre l'ennemi voulez vous estre fort?
 Ce lieu rien que du ciel ne redoute l'effort.
 Car de deux boulevers Nature a son entrée
 Si dextrement muni, que toute la contrée
 Peut à l'abri d'iceux reposer seurement,
 Et en toute saison vivre ioieusement.

Le blé te manque encor, & le fruit de la vigne
 Pour faire ton renom par l'univers insigne.
 Mais si le Tout-puissant benit nôtre labeur
 En brestu sentiras la celeste faveur
 En ton sein decouler ainsi qu'une rousée
 Qui tombe doucement sur la terre embrasée
 Au milieu de l'été. Que si on n'a encor
 De tes veines tiré la riche mine d'or,
 L'argent, l'airain, le fer que tes forêts épesses.
 Gardent comme en depos sont de belles richesses
 Pour le commencement, & peut estre qu'un iour
 Sera la mine d'or découverte à son tour.
 Mais c'est ores assez, que tu nous puisse rendre
 Et du blé & du vin, pour apres entreprendre
 Un vol plus elevé (car le bord de tes eaux
 Peut fournir de pature à mille grands troupeaux)
 Et des villes batir, des maisons, & bourgades
 Qui servent de retraite aux Françoises peuplades,
 Et pour changer les mœurs de cette nation
 Qui vit sans Dieu, sans loy, & sans religion.

O trois fois Tout-puissant, ô grand Dieu que j'adore!
 Ores que ton Soleil envoye son Aurore
 Sur cette terre ici, ne vueilles plus tarder,
 Vueilles d'un œil piteux ce peuple regarder,

Plin. liv.
 6. ch. 29.
 dit que le
 Nil aux
 Catadu-
 pes fait un
 si grand
 saut, que
 du bruit
 ceux de
 Stadisis
 en perdent
 l'ouïr.
 Au pais
 des Ar-
 moachi-
 quois il y
 a blés &
 vignes.

Qui languit attendant ta parfaite lumiere
Trop prolongeant, hélas! sa divine carrière.

C'est le
fleur du
Pont de
Honfleur.

DV PONT dont la vertu vole iusques aux
cieux

Pour avoir sceu domter d'un cœur audacieux
En ces difficultés mille maux, mille peines,
Qui pouvoient souz le faix accraventer tes veines,
Ayant esté ici laissé pour conducteur
A ceux là qui poussez d'une pareille ardeur
Ont aussi soutenu en la Nouvelle France
De leur propre maison la dure & longue absence,
Si-tot que tu verras la face de ton Roy
Di lui que ses ayeuls pour la Chrétienne loy
Ont iadis triomphé dedans la Palestine,
Et courageusement de la gent Sarazine
Repoussé la fureur és Memphitiques bors,
Et pour la même cause ont exposé leurs corps
Au gré des vents, des flots, d'une maratre terre,
Et au guerrier hazard du sanglant cimenterre:
Qu'ici à peu de frais, sans qu'un robuste bras
Rougisse au sang humain le meurtrier coutelas
Il se peut acquerir vne gloire semblable.
Laquelle à sa grandeur sera plus proufitable.

Malebar-
re est vne
côte pleine
de basses
& fort
dange-
reuse.

Allez doncques, vogués, ô genereux François,
Cependant que plus loin vers les Armouchiquois
Les voiles nous tendons, pour outre Malebarre
Rechercher quelque Port qui nous serve de barre
Soit pour nous opposer à un fort ennemi,
Ou pour y recevoir seurement nôtre ami,
Et là même éprouver si la Nouvelle France
A noz travaux rendra selon nôtre esperance.

Neptune

DE LA NOUVELLE FRANCE. II

Neptune, si jamais tu as favorisé
Ceux qui dessus tes eaux leurs vies ont usé;
Vray Neptune, fay nous chacun où il desire
A bon port arriver, afin que ton Empire
Soit par-deça coneu en maintes regions,
Et bien-tot frequenté de toutes nations.



LE THEATRE
DE NEPTVNE EN LA
NOUVELLE-FRANCE

Représenté sur les flots du Port Royal le quator-
zième de Novembre mille six cens six, au retour
du Sieur de Poutrincourt du pais des Armou-
chois.

Neptune commence revetu d'un voile de couleur
bleuë, & de brodequins, ayant la chevelure & la barbe
longues & chenuës, tenant son Trident en main,
assis sur son chariot paré de ses couleurs : ledit cha-
riot trainé sur les ondes par six Tritons jusques à
l'abord de la chaloupe où s'estoit mis ledit Sieur de
Poutrincourt & ses gens sortant de la barque pour
venir à terre. Lors ladite chaloupe accrochée, Ne-
ptune commence ainsi.

NEPTVNE.

ARRETE, Sagamos, * arrête toy ici,
Et écoutes un Dieu qui a de toy souci.
Si tu ne me conois, Saturne fut mon pere,
Je suis de Jupiter & de Pluton le frere.

* C'est un
mot de
sauvage,
qui signi-
fie Caps-
saine.

B

Entre nous trois jadis fut parti l'Univers,
 Iupiter eut le ciel, Pluton eut les enfers,
 Et moy plus hazardeux en la mer en partage,
 Et le gouvernement de ce moite heritage.

NEPTUNE c'est mon nom, Neptune l'un des Dieux
 Qui a plus de pouvoir souz la voute des cieux.

Si l'homme veut avoir vne heureuse fortune
 Il lui faut implorer le secours de Neptune.
 Car celui qui chez soy demeure cazanier
 Merite seulement le nom de cuisinier.

Je fay que le Flamen en peu de temps chemine
 Aussi-tôt que le vent iusques dedans la Chine.
 Je fay que l'homme peut, porté dessus mes eaux,
 D'un autre pole voir les inconeuz flambeaux,
 Et les bornes franchir de la Zone torride,
 Où bouillonnent les flots de l'element liquide.

Sans moy le Roy François d'un superbe elephant
 N'eust du Persan receu le present triumpnant:

Et encores sans moy onc les François gendarmes
 Es terre du Levant n'eussent planté leurs armes.

Sans moy le Portugais hazardeux sur mes flots
 Sans renom croupiroit dans ses rives enclos,

Et n'auroit enlevé les beautez de l'Aurore
 Que le monde insensé folatrement adore.

Bref sans moy le marchand, pilote, marinier
 Seroit en sa maison comme dans un panier
 Sans à peine pouvoir sortir de sa province.

Vn Prince ne pourroit secourir l'autre Prince
 Que j'auroy separé de mes profondes eaux.

Et toy-même sans moy apres tant d'actes beaux
 Que tu as exploité en la Françoisse guerre,
 N'eusses en le plaisir d'aborder cette terre.

C'est moy qui sur mon dos ay tes vaisseaux porté
Quand de me visiter tu as eu volonté.

Et nagueres encor c'est moy qui de la Parque
Ay cent fois garenti toy, les tiens. & ta barque.
Ainsi ie veux toujours seconder tes desseins,
Ainsi ie ne veux point que tes effortz soient vains,
Puis que si constamment tu as eu le courage
De venir de si loin rechercher ce rivage,
Pour établir ici un Royaume François,
Et y faire garder mes statuts & mes loix.

Par mon sacré Trident, par mon sceptre ie jure
Que de favoriser ton projet i'auray cure,
Et oncques ie n'auray en moy-même repos
Qu'en tout cet environ ie ne voye mes flots
A hanner souz le faix de dix milles navires
Qui facent d'un clin d'œil tout ce que tu desires.

Va donc heureusement, & poursui ton chemin
Où le sort te conduit: car ie voy le destin
Preparer à la France un florissant Empire
En ce monde nouveau, qui bien loin fera bruire
Le renom immortel de De Monts & de toy
Souz le regne puissant de HENRY vôtre Roy.

Neptune ayant achevé, vne trompette com-
mence à éclater hautement & encourager les
Tritons à faire de même. Ce pendant le sieur
de Poutrincourt tenoit son epée en main, la-
quelle il ne remit point au fourreau jusques à
ce que les Tritons eurent prononcé comme
s'ensuit.

PREMIER TRITON.

Tu peux (grād Sagamos) tu peux te dire heureux
Puis qu'un Dieu te promet favorable assistance.

En l'affaire important que d'un cœur vigoureux
 Hardi tu entreprends, forçant la violence
 D'Æole, qui toujours inconstant & léger,
 Tantot adésquidés, † tantot poussé d'envie,
 Veut te precipiter, & les tiens, au danger.

† Mot de
 Sauvage,
 qui signi-
 fie Ami.

Neptune est un grand Dieu, qui cette ialousie
 Fera comme fumée en l'air évanouir;
 Et nous ses postillons, malgré l'effort d'Æole
 Feron en toutes parts de ton courage ouir
 Le renom, qui desja en toutes terres vole.

DEUXIEME TRITON.

Si Iupiter est Roy és cieux
 Pour gouverner ça bas les hommes,
 Neptune aussi l'est en ces lieux
 Pour même effect; & nous qui sommes,
 Ses supposts, avons grand desir
 De voir le temps & la iournée
 Qu'ayes de tes travaux plaisir
 Apres ta course terminée,
 Afin qu'en ces côtes ici
 Bien-tot retentisse la gloire
 Du puissant Neptune: & qu'ainsi
 Tu eternises ta memoire.

TROISIEME TRITON.

France, tu as occasion
 De louer la devotion
 De tes enfans dont le courage
 Se montre plus grand en cet âge
 Qu'il ne fit onc és siecles vieux,
 Estans ardemment curieux
 De faire eclater tes loiianges
 Jusques aux peuples plus estranges,

Et graver ton los immortel
Même souz ce monde mortel.

Aide doncques & favorise
Vne si loüable entreprise,
Neptune s'offre à ton secours
Qui les tiens maintiendra toujours
Contre toute l'humaine force,
Si quelqu'un contre toy s'efforce.

„ Il ne faut jamais rejeter
„ Le bien qu'un Dieu nous veut preter.

QUATRIEME TRITON.

Celui qui point ne se hazarde
Montre qu'il a l'ame couarde,
Mais celui qui d'un brave cœur
Meprise des flots la fureur
Pour un sujet rempli de gloire
Fait à chacun aisément croire
Que de courage & de vertu
Il est tout ceint & revetu,
Et qu'il ne veut que le silence
Tienne son nom en oubliance.

Ainsi ton nom (grand Sagamos)
Retentira dessus les flots
D'or-en-avant, quand dessus l'onde
Tu decouvres ce nouveau monde,
Et y plantes le nom François,
Et la Majesté de tes Rois.

CINQVIEME TRITON.

Vn Gascon prononça ces vers à peu
prés en sa langue.

Sabets aquo que volio dire,
A queste Neptune bieillars

L'autre jou faisio del bragart,
Et comme vn bergalant se miro.

N'agaires que faisio l'amou,
Et baisavo vne jeune hillo
Qu'ero plan polide & gentillo,
Et la cerquavo quadejou.

Bez ets, ne vous fiz ets pas trop
En aquels gens de barbos grisos,
Car en aquelos entreprisos
Els ban tou trot & lou galop.

SIXIEME TRITON.

Vive HENRI le grand Roy des François
Qui maintenant fait vivre souz ses loix
Les nations de sa Nouvelle-France,
Et souz lequel nous avons esperance
De voir bien-tot Neptune reveré
Autant ici qu'onq' il fut honoré
Par ses sujets sur le Gaullois rivage,
Et en tous lieux où le brave courage
De leurs ayeuls jadis les a porté.
Neptune aussi fera de son côté
Que leurs neveux s'employans sans feintise
A l'ornement de leur belle entreprise,
Tous leurs desseins il favorisera,
Et prosperer sur ses eaux il fera.

Cela fait, Neptune s'équarte vn petit pour
faire place à vn canot, dans lequel estoient
quatre Sauvages, qui s'approcherent appor-
tans chacun vn present audit sieur de Pou-
trin-court.

PREMIER SAVVAGE.

Le premier Sauvage offre vn quartier d'Ellan,
ou Orignac, disant ainsi.

De la part des peuples Sauvages

*Qui environnent ces pais
 Nous venons rendre les hommages
 Deuz aux sacrées Fleur-de-lis
 Es mains de toy, qui de ton Prince
 Representes la Majesté,
 Attendans que cette province
 Faces florir en pieté,
 En mœurs civils, & toute chose
 Qui sert à l'establissement
 De ce qui est beau, & repose
 En un Royal gouvernement.*

*Sagamos, si en noz services
 Tu as quelque devotion,
 A toy en faisons sacrifices
 Et à ta generation.*

*Noz moyens sont un peu de chasse
 Que d'un cœur entier nous t'offrons,
 Et vivre toujours en ta grace
 C'est tout ce que nous desirons.*

DEUXIEME SAVVAGE.

Le deuzième Sauvage tenant son arc & la fleche en main, donne pour son present des peaux de Castors, disant:

*Voici la main, l'arc, & la fleche
 Qui ont fait la mortele breche
 En l'animal de qui la peau
 Pourra servir d'un bon manteau
 (Grand Sagamos) à ta hauteur.*

*Reçoy donc de ma petitesse
 Cette offrande qu'à ta grandeur
 T'offre du meilleur de mon cœur.*

TROISIEME SAVVAGE.

Le troisieme Sauvage offre des *Matachiaz*,
c'est à dire, echarpes, & brasselets faits de
la main de sa maitresse, disant:

*Ce n'est seulement en France
Que commande Cupidon,
Mais en la Nouvelle-France,
Comme entre vous, son brandon
Il allume; & des ses flammes
Il rotit nos pauvres ames,
Et fait planter le bourdon.*

*Ma maitresse ayant nouvelle
Que tu devois arriver,
M'a dit que pour l'amour d'elle
I'eusse à te venir trouver,
Et qu'offrande ie te fisse
De ce petit exercice
Que sa main à sceu ouvrir.*

*Reçoy doncques d'allegresse
Ce present que ie t'adresse
Tout rempli de gentillesse
Pour l'amour de ma maitresse
Qui est ores en detresse,
Et n'aura point de liesse
Si d'une prompte vitesse
Ie ne lui di la caresse
Que m'aura fait ta hauteesse.*

QUATRIEME SAVVAGE.

Le quatrieme Sauvage n'ayât heureusement
chassé par les bois, se presente avec vn har-
pon en main, & apres ses excuses faites, dit
qu'ils s'en va à la péche.

SAGAMOS, pardonne moy
 Si ie viens en telle sorte,
 Si me presentant à toy
 Quelque present ie n'apporte.
 Fortune n'est pas toujours
 Aux bons chasseurs favorable,
 C'est pourquoy ayant recours
 A vn maitre plus traitable,
 Apres avoir maintefois
 Invoqué cette Fortune
 Brossant par l'epés des bois,
 Ie m'en vay suivre Neptune.

Que Diane en ses forêts
 Ceux qu'elle voudra caresse,
 Ie n'ay que trop de regrets
 D'avoir perdu ma jeunesse
 A la suivre par les vaux,
 Par les monts, & par les plaines,
 Avecque mille travaux,
 Souz des esperances vaines.

Maintenant ie m'en vay voir
 Par cette côte marine
 Si ie pourray point avoir
 Dequoy fournir ta cuisine:
 Et cependant si tu as
 Quelque part en ta chaloupe
 Vn peu de caraconas, †
 Fournis-en moy & ma troupe.

† C'est du
 pain.

Apres que Neptune eut esté remercié par
 le sieur de Poutrincourt de ses offres au bien
 de la France, les Sauvages le furent sembla-
 blement, de leur bonne volonté & devotion;

& invitez de venir au Fort Royal prendre du *caracona*. A l'instant la troupe de Neptune chante en Musique à quatre parties ce qui qui sensuit:

*Vray Neptune donne nous
Contre tes flots assurance,
Et fay que nous puissions tous
Vn jour nous revoir en France.*

La Musique achevée, la trompette sonne derechef, & chacun prent sa route diversement: les Canons bourdonnent de toutes parts, & semble à ce tōnerre que Proserpine soit en travail d'enfant: ceci causé par la multiplicité des Echoz que les côtaux s'envoient les vns aux autres, lesquels durent plus d'un quart d'heure.

Le Sieur de Poutrincourt arrivé près du Fort Royal, vn compagnon de gaillarde humeur qui l'attendoit de pié ferme, dit ce qui s'ensuit.

*Après avoir long temps (Sagamos) désiré
Ton retour en ce lieu, en fin le ciel iré
A eu pitié de nous, & nous montrant ta face
Il nous fait paroître vne incroyable grace.
Sus doncques rotisseurs, dependiers, cuisiniers,
Marmitons, patissiers, fricasseurs, taverniers,
Mettez dessus dessous pots & plats & cuisine,
Qu'on baille à ces gens ci chacun sa quarte pleine,
Ie les voy alterez sicut terra sine aqua.
Garson depeche-toy, baille à chacun son K,
Cuisiniers, ces canars sont ilz point à la broche?
Qu'on tuë ces poulets, que cette oye on embroche,*

Voici venir à nous force bons compagnons
 Autant deliberez des dents que des roignons.
 Entrez dedans, Messieurs, pour vôtre bien-venue,
 Qu'avant boire chacun hautement éternue,
 A fin de decharger toutes froïdes humeurs
 Et remplir voz cerveaux de plus douces vapeurs.

Je prie le Lecteur excuser si ces rhimes ne sont si bien
 limées que les hommes delicats pourtoient desirer. Elles
 ont esté faites à la hate. Mais neãtmoins ie les ay voulu
 inserer ici, tant pour ce qu'elles servent à nôtre histoire,
 que pour montrer que nous vivions joyeusement. Le
 surplus de cette action se peut voir à la fin du chap. 45.
 liv. 2. de mon Histoire de la Nouvelle-France, pa. 617.

A--DIEU
 A LA NOUVELLE-
 FRANCE.

Du 30. Juillet 1607.



AVT-il abandonner les beautez de ce lieu
 Et dire au PORT ROYAL un eternal
 Adieu?

Serons-nous donc toujours accusez d'inconstance
 En l'établissement d'une Nouvelle-France?
 Que nous sert-il d'avoir porté tant de travaux,
 Et des flots irritez combattu les assaux,
 Si nôtre espoir est vain, & si cette province
 Ne flechit souz les loix de HENRY nôtre Prince?
 Que vous servira-il, d'avoir iusque ici
 Fait des frais inutils, si vous n'avez souci
 De recueillir le fruit d'une longue depense,
 Et l'honneur immortal de vôtre patience?

Cet Adieu
 fut com-
 mencé au
 Port Roy-
 al, & con-
 tinué sur
 la mer.
 Voy le cb.
 47. liv. 2.
 de mon
 Histoire
 de la Nou-
 velle Fr.
 pa. 629.
 & 630.

Ha que j'ay de regrets que vous ne sçavez pas
De cette terre ici les attrayans appas.

Et bien que le Flamen vous ait fait une injure,
L'injure bien souvent se rend avec usure.

Il faut doncques partir, il faut appareiller,
Et au port Saint-Malo aller l'ancre mouiller.

P E R E D E L' U N I V E R S, qui commandes
aux ondes,

Et qui peux assécher les mers les plus profondes,
Donne nous de franchir les abymes des eaux
Dont tu as separé tous ces peuples nouveaux
Des peuples baptizés, & sans aucun naufrage
Du royaume François voir bien-tot le rivage.

Voy le
chap. 33.
du liv. 2.
par. 480.
481.

Adieu donc beaux côtaux & montagnes aussi,
Qui d'un double rempar ceignent ce Port ici.

Adieu vallons herbus que le flot de Neptune
Va baignant largement deux fois à chaque lune,
Pour donner nourriture aux arborés Ellans,
Et autres animaux qui ne sont pas si grans,
Et au gibier aussi, qui pour trouver pâture
Y vient de tous côtez tant qu'il y a verdure.

Dans le
Port Roy-
al il y a
deux bel-
les îles.
Celle-ci
est celle
qui est
devant
notre
Port.

Adieu mon doux plaisir fontaines & ruisseaux,
Qui les vaux & les monts arrousez de vos eaux.

Pourray-je t'oublier belle île forêtiere
Riche honneur de ce lieu & de cette riviere?

Je prise de ta sœur les aimables beautés,
Mais je prise encor plus tes singularités.

Car comme il est seant que celui qui commande
Porte une Majesté plus auguste & plus grande

Que son inferieur; ainsi pour commander
Tu as le front haussé qui te fait regarder

A l'environ de toy une ondoyante plaine,

Et la terre alentour suiète à ton domaine.
 Tes rives sont des rocs, soit pour tes batimens,
 Soit pour d'une cité jeter les fondemens.
 Ce sont en autres parts vne menuë arene,
 Où mille fois le jour mon esprit se pourmenc.
 Mais parmi tes beautés j'admire un ruisselet
 Qui foule doucement l'herbage nouvelet
 D'un vallon qui se baisse au creux de ta poitrine,
 Precipitant son cours dedans l'onde marine.
 Ruisselet qui cent fois de ses eaux m'a tenté,
 Sa grace me forçant lui prêter le côté.
 Ayant donc tout cela, Ile haute & profonde,
 Ile digne séjour du plus grand Roy du monde,
 Ayant, di-ie, cela; quest-ce qui te defaut
 A former pardeçà la cité qu'il nous faut,
 Sinon d'avoir près soy un chacun sa mignone
 En la sorte que Dieu & l'Eglise l'ordonne?
 Car ton terroir est bon & fertile & plaisant,
 Et oncques son culteur n'en sera deplaisant.
 Nous en pouvons parler, qui de mainte semence
 Y iettée, en avons certaine experience.
 Que puis-ie dire encor digne de ton beau los?
 Ajouteray-ie ici que dedans ton enclos
 Se trouvent largement produits par la Nature
 Framboises, fraises, pois, sans aucune culture?
 Ou bien diray-ie encor tes verdoians lauriers,
 Tes Simples inconeus, tes rouges grozeliers?
 Non, mais tant seulement sans sortir tes limites,
 Je toucheray ici les nombreux exercites
 Des peuples écaillez qui viennent chaque jour,
 Suivans le train du flot te donner le bon-jour.
 Si tot que du Printemps la saison renouvelle

Poissons. L'Eplan vient à foison, qui t'apporte nouvelle
 Voyle ch. Que Phœbus élevé dessus ton horizon
 De la pé- A chassé loin de toy l'hivernale saison.
 cherie,
 liv. 3. Le Haren vient apres avecque telle presse
 Voy le ch. Que seul il peut remplir un peuple de richesse.
 46 liv. 2. Mes yeux en sont témoins, & les vôtres aussi
 pa. 626. Qui de nôtre pâture avés eu le souci,
 Quand, ailleurs occupez, vôtre main diligente
 Ne pouvoit satisfaire à la chasse plaisante
 Qu'envoioit en voz yets l'ecluse d'un moulin.
 Le Bar suit par-apres d'un Haren le chemin.
 Et en un même temps la petite Sardine,
 La Crappe, & le Houmar, suit la côte marine
 Pour un semblable effect; le Dauphin l'Eturgeon
 Y vient parmi la foule avecque le Saumon,
 Comme font le Turbot, le Pounamou, l'Anguille,
 L'Alose, le Fletan, & la Loche & l'Equille:
 Equille qui, petite, as imposé le nom
 C'est la A ce fleuve de qui ie chante le renom.
 riviere de Mais ce n'est ici tout, car tu as davantage
 l'Equille, De peuples qui te font par chacun jour homage,
 qui se dé- Le Colin, le Ioubar, l'Encornet le Crapan,
 charge au Le Marsoin, le Souffleur, l'Oursin, le Macreau,
 Port Royal, Tu as le Loup-marin, qui en troupe nombreuse
 mainte- se veautre au clair du jour sur ta vase bourbuse;
 nant dite Tu as le Chien, la Plie, & mille autres poissons
 la riviere Que ie ne conoi point, de tes eaux nourrissons.
 des Dau- T'airay ie la Morue heureusement feconde,
 phins. Qui par tout cette mer en toutes parts abonde
 Voyle ch. Morue si tu n'es de ces mets delicats
 33. dist. 2. Dont les hommes frians assaisonnent leurs plats,
 pa. 481. Je diray toutefois que de toy se sustente,

Préque tout l'Univers. O que sera contente
 Celle personne un jour, qui à sa porte aura
 Ce qu'un monde éloigné d'elle recherchera!
 Belle ile tu as donc à foison cette manne,
 Laquelle j'aime mieux que de la Taprobane
 Les beautez que l'on feint dignes des bien-heureux
 Qui vont buvans des Dieux le Nectar savoureux.
 Et pour montrer encor ta puissance supreme,
 La Balene t'honore & te vient elle-même
 Saluer chacun jour, puis l'ebel la conduit
 Dans le vague Ocean où elle a son deduit.
 De ceci ie rendray fidele temoignage,
 L'ayant veu maintefois voisiner ce rivage,
 Et à-l'aise nouër parmi ce port ici.

Mais tous ces animaux, mais tous ces peuples ci
 S'écartent quand Phœbus veut approcher la borne
 Du celeste manoir, où git le Capricorne,
 Et vont chercher l'abri du profond de Thetys,
 Ou d'un terroir plus doux vont suivant le pâtis
 Seulement pres de toy en cette saison dure
 La Palourde, la Coque, & la Moule demeure
 Pour sustenter celui qui n'aura de saison
 (Ou pauvre, ou paresseux) fait aucune moisson,
 Tel que ce peuple ici qui n'a cure de chasse
 Jusqu'à ce la faim le contraigne & pourchasse:
 Et temps n'est toujours favorable au chasseur
 Qui ne souhaite point d'un beau temps la douceur,
 Mais vne forte glace, ou des neiges profondes,
 Quand le Sauvage veut tirer du fond des ondes
 L'industriex Castor (qui sa maison batis
 Sur la rive d'un lac, où il dresse son liêt
 Fonné d'une façon aux hommes incroyable,

Voy le lib.
 43. liv. 3.
 pa. 589.

Plin. li. 9.
 chap. 16.
 dit que
 tous pois-
 sons sentent
 l'hiver.
 Il y a en-
 core des
 Tortues
 au Port
 Royal: &
 des Tru-
 tes es ruis-
 seaux. On
 n'a encore
 reconeu
 les pois-
 des l'asi.

Et plus que noz palais mille fois admirable,
 Y laissant vers le lac un conduit seulement
 Pour s'aller égayer souz l'humide element)
 Ou quand il veut quéter parmi les bois le gîte
 Soit du Royal Elkan, soit du Cerf au pié-vite,
 Du Lapin, du Renart, du Caribou, de l'Ours,
 De l'Ecurieu, du Loure à-la-peau-de-velours,
 Du Port-epic, du Chat qu'on appelle sauvage,
 (Mais qui du Leopard ha plustot le corpsage)
 De la Martre au-doux-poil dont se vétent les Rois,
 Ou du Rat porte-musc, tous hôtes de ces bois,
 Ou de cet animal qui tout chargé de graisse
 De hautement grimper ha la subtile adresse,
 Sur un arbre élevé sa loge batissant
 Pour decevoir celui qui le va pourchassant,

Il y a
 aussi des
 Loups au
 Port Roy-
 al que les
 Sauvages
 prennent
 à la trape.
 avec une
 amorce de
 chair,
 mais ilz
 n'en man-
 gent point

Nous
 évons de-
 racher des
 aigles.

Et vit par cette ruse en meilleure assurance
 Ne craignant (ce lui semble) aucune violence,
 Nibachés est son nom. Non que sur le printemps
 Il n'ait à cette chasse aussi son passe-temps,
 Mais alors du poisson la peche est plus certaine.

Adieu donc ie te dis, ile de beauté pleine,
 Et vous oiseaux aussi des eaux & des forêts
 Qui serez les témoins de mes tristes regrets.
 Car c'est à grand regret, & ie ne le puis taire,
 Que ie quitte ce lieu, quoy qu'assez solitaire.
 Car c'est à grand regret qu'ores ici ie voy
 Ebranlé le sujet d'i enter nôtre Foy,
 Et du grand Dieu le nom caché souz le silence,
 Qui à ce peuple avoit touché la conscience.

Aigles qui des hautz Pins habitez les sommets
 Puis qu'à vous Iupiter a commis ses secrets,
 Allez dedans les cieux annoncer cette chose,

Et combien de douleur i'en ay en l'ame enclose,
 Puis revenez soudain au Monarque François
 Lui dire le decret du puissant Roy des Rois.
 Car à lui est du ciel donné cet heritage,
 Afin que souz son nom ci-aprés en tout âge
 L'Eternel soit ici saintement adoré,
 Et de cent nations son grand nom reveré:
 Et pour mieux l'émouvoir à cette chose faire,
 Par cent sortes de biens il l'a voulu attirer,
 Ayant à noz labours fait selon noz desirs,
 Et iceux terminé de dix milles plaisirs.
 Car la terre ici n'est telle qu'un fol l'estime,
 Elle y est plantureuse à cil qui sçait l'escrime
 Du plaisant jardinage & du labour des champs.

Et si tu veu encor des oiseaux les doux chants,
 Elle a le Rossignol, le Merle, la Linote,
 Et maint autre inconnu, qui plaisamment gringote
 En la jeune saison. Si tu veu des oiseaux
 Qui se vont repaissant sur les rives des eaux,
 Elle a le Cormorant, la Mauve, la Marmette,
 L'Outarde, le Heron, la Grue, l'Alouette,
 Et l'Oye, & le Canard. Canard de dix façons,
 Dont autant de couleurs sont autant d'hameçons
 Qui ravissent mes yeux. Desires-tu encore
 De ces oiseaux chasseurs dont le Noble s'honore?
 Elle a l'Aigle, le Duc, le Faucon le Vautour,
 Le Sacre, l'Eprevier, l'Emerillon, l'Aurour,
 Et bref tous les oiseaux de haute volerie,
 Et outre iceux aussi vne bende infinie
 Qui ne nous sont communs. Mais elle a le Courlis,
 L'Aigrette, le Coucou, la Becasse, & Mauvis,
 La Palombe, le Geay, le Hibou, l'Hirondelle,

au som-
 met des
 Pins tres-
 hauss au
 Port
 Royal.

Oiseaux.
 Voy le
 chapitre
 de la Fau-
 connerie
 liv. 3.
 pa. 821.

Le Ramier, la Verdier, avec la Tourterelle,
 Le Beche-bois huppé, le lascif Passereau,
 La Perdrix bigarrée, & aussi le Corbeau.

Que te diray-ie plus? Quelqu'un pourra-il croire
 Que Dieu même ait voulu manifester sa gloire
 Creant un oiselet semblable au papillon
 (Du moins n'excede point la grosseur d'un grillon)
 Portant dessus son dos un vert-doré plumage,
 Et un teint rouge-blanc au surplus du corp-sage?
 Admirable oiselet, pourquoi donc, envieux,
 T'es-tu cent fois rendu invisible à mes yeux,
 Lors que legerement me passant à l'aureille
 Tu laissois seulement d'un doux bruit la merveille?
 Je n'eusse esté cruel à ta rare beauté,
 Comme d'autres qui t'ont mortellement traité,
 Si tu eusses daigné à moy te venir rendre.
 Mais quoy tu n'as voulu à mon desir entendre.
 Je ne lairray pourtant, de celebrer ton nom,
 Et faire qu'entre nous tu sois de grand renom.
 Car ie t'admire autant en cette petitesse
 Que ie fay l'Elephant en sa vaste hauteesse.
 Niridau c'est ton nom que ie ne veux changer
 Pour t'en imposer un qui seroit étranger.
 Niridau oiselet delicat de nature,
 Qui de l'abeille prens ta tendre nourriture
 Pillant de noz jardins les odorantes fleurs,
 Et des rives des bois les plus rares douceurs,
 A ces hôtes de l'air pourray-ie sans offense
 D'un petit peuple ailé adjouter l'excellence?
 Ce sont Mouches; de qui sur le point de la nuit
 La brillante clarté parmi les bois reluit
 Voletans çà & là d'une presse si grande,

Que du ciel étoilé la lumineuse bende
Semble n'avoir en soy plus d'admiration.

Faisant doncques ici commemoration
Des beautez de ce lieu, il est bien raisonnable
Que vous y teniez rang & place convenable.

Mais puis que ja desja noz voiles sont tendus,
Et allons revoir ceux qui nous pensent perdus,
Je dis encore Adieu à vous beaux jardinages,
Qui nous avez cet an repeu de vos herbages,
Voire aussi soulagé nôtre necessité
Plus que l'art de Pæon n'a fait nôtre santé.

Vous nous avez rendu certes en abondance
Le fruit de noz labeurs selon nôtre semence.

Hé que sera-ce donc s'il arrive jamais

(Ce qu'il est de besoin qu'on face desormais)

Que la terre ici soit un petit mignardée,

Et par humain travail quelquefois amendée?

Qui croira que le segle, & la chanve, & le pois,

Le chef d'un jeune gars ait surpassé deux fois?

Qui croira que le blé que l'on appelle d'Inde

En cette saison-ci si hautement se guinde,

Qu'il semble estre porté d'insupportable orgueil

Pour se rendre hautain, aux arbrisseaux pareil?

Ha que ce m'est grand dueil de ne pouvoir attendre

Le fruit qu'en peu de tēps vous promettiez nous redre!

Que ce m'est grand é moy de ne voir la saison

Quand ici meuriront la Courge, le Melon,

Et le Cocombre aussi: & suis en même peine

De ne voir point meuri mon Froment, mō Aueine,

Et mon Orge & mon Mil, puis que le Souverain

En ce petit travail m'a beni de sa main.

Et toutefois voici de ce mois le trentième,

Voy le ch.
24 liv. 3.

Mois qui jadis estoit en ordre le cinquième.

Voyle ch.

46. lev. 2.

pa. 624.

Peuples de toutes parts qui estes loin d'ici
 Ne vous émerveillez de cette chose ci,
 Et ne nous tenez point comme en region froide,
 Ce n'est point ici Flandre, Ecosse, ni Suede,
 La mer ici ne gele, & les froides saisons
 Ne m'ont oncques forcé d'y garder les risons.
 Et si chez vous l'eté plustot qu'ici commence,
 Plustot vous ressentez de l'hiver l'inclemence.

Voyle ch.

48. lev. 2.

pa. 643.

Mais tu restes encor, Pourtrincourt, attendant
 Que ta moisson soit prête: & nous-nous cependant
 Faisons voile à Campseau où t'attent la navire
 Qui de là nous doit tous en la France conduire.
 Cependant beaux epics meurissez viteement,
 Dieu le Dieu tout-puissant vous doit accroissement,
 Afin qu'un jour ici retentisse sa gloire
 Lors que de ses bien-faits nous ferons la memoire.
 Entre lesquels bien-faits nous conterons aussi
 Le soin qu'il aura eu de prendre a sa merci
 Ces peuples vagabons qu'on appelle Sauvages
 Hôtes de ces forêts & des marins rivages,
 Et cent peuples encor qui sont de tous côtez
 Au su, à l'Oest, au Nort de pié-ferme arretez,
 Qui aiment le travail, qui la terre cultivent,
 Et, libres, de ses fruits plus contens que nous vivens
 Mais en ce deplorable est leur condition,
 Que du siecle futur ilz n'ont l'instruction.
 Pourquoi, ô Tout-puissant, pourquoi donc cette race
 As-tu jusques ici rejetté de ta face,
 Et pourquoi laisse tu devorer à l'enfer
 Tant d'humains qui devoient dessus lui triompher,
 Veu qu'ilz sont cōme nous ton ceuvre & ta facture,

Et ont de toy receu nôtre fraile nature?
 Ouvre donc les thresors de tes compassions,
 Et verse dessus eux tes benedictions,
 Afin qu'ilz soient bien-tot ton sacré heritage,
 Et chantent hautement tes bontés en tout âge.
 Si-tot que ton Soleil sur eux éclairera,
 Aussi-tot cette gent t'adorer on verra.
 Temoins soient de ceci les propos veritables
 Que Poutrincourt tenoit avec ces miserables
 Quand il leur enseignoit nôtre Religion,
 Et souvent leur monstroit l'ardente affection
 Qu'il avoit de les voir dedans la bergerie
 Que Christ a racheté par le pris de sa vie.
 Eux d'autre part emeus clairement temoignoient
 Et de bouche & de cœur le desir qu'ilz avoient
 D'estre plus amplement instruits en la doctrine
 En laquelle il convient qu'un fidele chemine.

Où estes vous Prelats, que vous n'avez pitié
 De ce peuple qui fait du monde la moitié?
 Du moins que n'aidez-vous à ceux de qui le zele
 Les transporte si loin comme dessus son aile
 Pour établir ici de Dieu la sainte loy
 Avecque tant de peine, & de soin, & d'émoy?
 Ce peuple n'est brutal, barbare, ni Sauvage,
 Si vous n'appellez tels les hommes du vieil âge,
 Il est subtile, habile, & plein de jugement,
 Et n'en ay coneu un manquer d'entendement,
 Seulement il demande un pere qui l'enseigne
 A cultiver la terre, à façonner la vigne,
 A vivre par police, à estre menager,
 Et souz des fermes toits ci-apres heberger.
 Au reste à nôtre égard il est plein d'innocence

Foy au-
 tre exhor-
 tatio aux
 Prelats
 liv. 2. ch.
 39. p. 547

Si de son createur il avoit la science.
 Que s'il ne le conoit, sa bouche ni son cœur
 Ne ravit point à Dieu par blasphème l'honneur.
 Il ne sçait le metier de l'amoureux bruvage,
 De l'aconite aussi il ne sçait point l'usage,
 Sa bouche ne vomit nos imprecations,
 Son esprit ne s'addonne à nos inventions,
 Pour opprimer autrui, l'avarice cruelle
 D'un souci devorant son ame ne bourrelle.
 Mais il a du Gaullois cette hospitalité
 Qui tant l'a fait priser en son antiquité.
 Son vice le plus grand est qu'il aime vengeance
 Lors que son ennemi lui a fait quelque offense.

Je vous di donc Adieu, pauvre peuple, & ne puis
 Exprimer la douleur en laquelle ie suis
 De vous laisser ainsi sans voir qu'on ait encore
 Fait que quelqu'un de vous son Dieu vraiment
 adore.

Sortons donc de ce Port à la faveur de l'Est,
 Car en ces côtes ci est ordinaire l'Ouest;
 Puis, souvent cette mer est de brumes couverte,
 Qui des hommes peu cauts cause l'extreme perte.

Adieu pour un dernier Rochers haut elevés,
 Qui orgueilleusement voz grottes soulevés,
 D'où distillent sans fin des pluies abondantes
 Que leur versent les eaux des montagnes coulantes.

Adieu doncques aussi Grottes qui m'avez pleu
 Quand souz votre labris au clair du jour i'ay veu
 Figurées d'Iris les couleurs agreables.

Ores que nous voions les flots épouvantables
 Du profond Ocean, pourray-je bien passer
 Sans saluer de loin, ou quelque Adieu laisser.

A la terre qui a receuë nôtre France
Quand elle vint ici faire sa demeure?

Ile, ie te saluë, ile de Sainte Croix,

Ile premier séjour de noz pauvres François,

Qui souffrirent chez toy des choses vrayemēt dures, *Voyle ch. 36. l. 2.*

Mais noz vices souvent nous causent ces injures. *pa. 506.*

Ie revere pourtant ta freche antiquité,

Les Cedres odorans qui sont à ton côté,

Tes Loges, tes Maisons, ton Magazin superbe,

Tes Jardins étouffez parmi la nouvelle herbe:

Mais i'honore sur tout à-cause de noz morts

Le lieu qui saintement tient en depost leurs corps,

Lequel ie n'ay peu voir sans vn effort de larmes,

Tant m'ont navré le cœur ces violentes armes.

Soyez doncques en paix, & puissiez vous vn jour

Vous trouver glorieux au celeste séjour. (gloire

Mais cependant, DE MONTS, tu emportes la

D'avoir sur mille morts obtenu la victoire,

Temoignage certain de ta grande vertu,

Soit quand tu as des flots la fureur combattu

En venant visiter cette étrange province

Pour suivre le vouloir de HENRY nôtre Prince,

Soit lors que tu voiois mourir devant tes yeux

Ceux-là qui t'ont suivi en ces funestes lieux.

Ie vous laisse bien loin, pepinieres de Mines

Que les rochers massifs logent dedans leurs veines,

Mines d'airain, de fer, & d'acier, & d'argent,

Et de charbon pierreux, pour saluer la gent

Qui cultive à la main la terre Armouchiquoise,

Ie te saluë donc nation porte-noise

(Car tu as envers nous forfait par trahison)

Pour te dire qu'un jour nous aurons la raison

Voyle ch.

33. liv. 2.

pa. 482.

Voyle ch.

45. liv. 2.

pa. 609.

Avecque plus d'effect de ton outrecuidance,
Si qu'entre nous sera maudite ta semence.

Mais ta terre ie veux saluer en tout bien,
Car un ample rapport elle nous fera bien
Quand elle sentira du François la culture.
Car en elle desja la providé Nature
A le raisin semé si plantureusement,

Voy le ch. Et en telle beauté, que Bacchus mémement
44. liv. 2. Ne scauroit invoqué lui faire davantage.

Mais son peuple ignorant ne scait du fruit l'usage.

Vsyle ch. Terre, tu as encor de fèves & de blés

de la Ter- Tes greniers souz-terrains en la moisson comblés.

re. 24.

lia. 3. Mais quoy que de tes biens tu donnes abondance

pa. 840. Produisant d'autres fruits sans l'humaine assistance
Tels qu'avons veu la Chanve & la Courge & la

Noix,

Tes fèves tu ne veux, ni tes blés toutefois
Produire sans travail, mais ta grand' populace
D'un bois coupant te brise, & en mottes t'amasse
Pour (sur le renouveau) sa semence y planter.

Mais vne chose encor il me faut reciter
Qui pour sa rareté à l'écrire m'oblige,
C'est le fruit que produit de la chanve la tige,
Fruit digne que les Rois le tiennent précieux
Pour le repos du corps le plus délicieux:
C'est une soye blanche & menuë & subtile
Que la Nature pousse au creux d'une coquille,
Soye qu'en maint usage employer on pourra,
Et laquelle en coton l'ouvrier façonnera,
Quand de bons artisans tu seras habitée
Par vne volonté de pié-ferme arretée.

Puisse-je voir bien-tot cette chose arriver,
Et le François soigneux à tes champs cultiver,
Arriere des soucis d'une peineuse vie,
Loin des bruits du commun, & de la piperie.

Cherchant dessus Neptune vn repos sans repos
J'ay façonné ces vers au branle de ses flots.

M. L E S C A R B O T.

A MONSIEUR DE MONTS
Lieutenant general pour le Roy en la
Nouvelle-France.

O D E.



TOVT ce que l'homme possede,
Ce qu'il a de riche & beau
Ne trouve point de remede
Pour eviter le tombeau.

La vertu seule immortelle

Constante & ferme en tout temps
Resiste à la mort cruele
Et à la lime des ans.

Tant de Rois & tant de Princes,
De heros & de Cefars
Qui ont acquis des provinces
Et thresors en maintes parts.

En fin sont proye à la terre,
Et la Vertu seulement
Fait leur nom voler grand' erre
Par dessus le Firmament.

Fait au
voyage
de l'An-
theur à
l'ile S.
Croix.

DE MONTS, tu sçais que la vie
 Nous est donnée des cieux
 Non pour estre ensevelie
 En vn corps peu soucieux.

Mais pour estre secourable
 A celui qui a besoin
 Que quelque Dieu favorable
 De son mal-heur prenne soin.

Et chercher la vraye gloire
 Par vn chemin non tenté,
 Faisant que nôtre memoire
 Vive à l'immortalité.

C'est le desir qui t'enflamme,
 Et qui possède ton cœur,
 Quand pour eviter le blame
 Qui suit l'homme sans honneur,

Tu entreprends vn ouvrage
 Tout auguste & glorieux,
 Si qu'à iamais chacun âge
 Aura ton nom precieux.

Car si-tost que de ton Prince
 As eu le commandement
 Pour conoitre la province
 Mise en ton gouvernement.

Ainsi qu'un Aigle qui vole
 D'un trait leger, tout soudain
 Prompt à suivre sa parole,
 Tu as pris vn vol hautain.

Et du tempêteux Nerée
 Meprisant tous les efforts
 De ta terre desirée
 Tu as en fin veu les ports.

Les nations qui n'ont oncques,
Admis la sujection

A tes mandemens adonques
Ont fait leur submission.

Sage, tu leur as fait voir
Les beautez de la justice,
Et ton redouté pouvoir,
Et les biens de la police.

Mêmes tu as fait encore,
Que maint barbare en ces lieux
En son ame Christ adore,
De son salut soucieux.

Arriere d'ici, arriere
Timides & cazaniers,
Qui dedans vôtre barriere,
Toujours estes prisonniers.

Vous qui n'avez soin ni cure
De faire que vôtre nom
Contre la mort même dure
En perdurable renom

DE MONTS, tu n'es pas de mêmes,
Car lors qu'en France de Mars
Ont cessé les stratagemes,
Recherchant d'autres hazars.

Tu as consacré ta vie
A l'Eternel, pour sa loy
Rendre en ces terres suivie
Souz le vouloir de ton Roy.

Mais ce n'est fait qui commence,
Il faut chanter desormais
De Dieu la magnificence
D'un ton plus haut que jamais.

Neptune te favorise
 Et Ceres pareillement,
 Afin que ton entreprise
 Ait un meilleur fondement.

Diray-ie que sans culture
 Le Pere de Liberté
 Laisse produire à Nature
 La vigne qu'il a planté?

Non ici, ie le confesse,
 Mais en lieu d'un autre espoir,
 Où l'homme à la longue tresse
 Ha son sablonneux terroir.

C'est la terre Armouchiquoise,
 Qui son gros blé te produit,
 Et encore l'Iroquoise,
 Qui donne maint autre fruit.

Nôtre France fromenteuse
 N'a ses vignes de tout temps.
 La peine laborieuse
 L'a fait telle avec les ans.

Courage, doncques, courage,
 Continue ton dessein,
 Ayant ce bel avantage,
 Qui de bon espoir est plein.

Le Tout-puissant même change
 Ici les froides saisons,
 Et à cette terre étrange
 Promet de riches moissons.

A MONSIEUR DE
POVTRINCOVRT GRAND
Sagamos en la Nouvelle-France.

O D E.



VOY que tu n'aïlles cherchant
(POVTRINCOVRT) cette loüange
Qui va mêmes allechant
Ceux qui gisent en la fange:
Ton merite toutefois,
Ta pieté ton courage,
Forcent ma lyre, & ma voix
A les chanter l'herbage
Que l'Equille de ses eaux,
Ou plustot Neptune arrose,
Tandis qu'au bruit des ruisseaux
A l'écart ie me repose.
Après avoir longuement
Comme un athlete Gregeois
Luité courageusement
Parmi les champs des François.
Saoul d'alarmes & combats,
Et des assaux de Bellone,
Ores tu prens tes ébats
Avec Cerés & Pomone.
Et deça delà portés,
Suirans Neptune à la danse,
Tu nous fais voir les beautés
De cette Nouvelle-France.

Qui est celui qui t'a veu
 Oncques saisi de paresse?
 Qui est cil qui t'a coneu
 Semblable a cette Noblesse.

Qui met le point de l'honneur
 A commander sans prudence,
 Et n'avoir par son labeur
 D'aucun art l'experience?

Mais l'un & l'autre tu sçais,
 Et ta main infatigable
 Fait tous les jours des essais
 De chose a nous incroyable.

Car de tout art manuel
 T'est coneuë la pratique,
 Et se plait ton naturel
 Es ars de Mathematique.

Mêmes encore ce Dieu
 Qui fredonnant sur sa lyre
 Tient des Muses le milieu,
 Par toy bien souvent respire.

Les secrets de son sçavoir,
 Si que tout compris ensemble
 Au monde on ne sçauroit voir
 Rien que toy qui te ressemble.

C'est toy qu'il falloir ici
 Afin de bien reconoitre
 Ce que cette terre ici
 Rendroit vn jour a son maitre.

Tu l'as experimenté
 Tant que ton ame est contente
 Et de sa fidelité
 Tu as vne riche attente.

L'Eternel sur noz labeurs
 A estendu sa largesse,
 Et ses divines faveurs
 Nous remplissent d'allegresse.
 Lors qu'au lieu de verds lauriers
 Nous allons revoir la France
 Coronez des fruits premiers
 D'une longue patience.

AV SIEVR DE CHAMP-DORE
 Capitaine de Marine en la Nouvelle
 France.

SONNET.

SI des pilotes vieux le renom dure encore
 Pour avoir sceu voguer sur vne étroite mer,
 Si le monde à present daigne encore estimer
 Ariomene, avec Palinure & Pelore:

C'est raison (CHAMP-DORE) que nôtre âge
 t'honore,

Qui sçais par ta vertu te faire renommer,
 Quand ta d'exterité empeche d'abimer
 La nef qui va souz toy du Ponant à l'Aurore.

Ceux-là du grand Neptune oncques la majesté
 Ne virent, ni le fond de son puissant Empire:
 Mais dessus l'Ocean journellement porté

Tu fais voir aux François des pais tout nouveaux,
 Afin que là un jour maint peuple se retire
 Faisant les flots gemir souz ses ailez vaisseaux.

Fait au Port Royal en la Nouvelle-France.

LA DEFAITE DES
SAUVAGES ARMOUCHI-
VOIS PAR LE SAGAMOS
Membertou & ses alliez Sauvages,
en la Nouvelle-France, au mois
de Juillet 1607.

*Où se peuvent reconoitre les ruses de guerre desdits
Sauvages, leurs actes funebres, les noms de plusieurs
d'entre-eux, & la maniere de guerir leurs blesez.*

L y a quatre ans que Monsieur de Monts Lieutenant general pour le Roy en la Nouvelle-France, estant allé en ladite province pour en reconoitre les côtes & les peuples qui y sont, & trouver lieu propre pour l'habitation des François, il pacifia deux ou trois nations qui de tout temps se sont fait la guerre. sçavoir les *Armouchiquois* & les *Souriquois*, avec les *Etechemins* alliez d'iceux *Souriquois*, leur declarant que quiconque commenceroit la guerre, ou en donneroit occasion, il lui seroit ennemi. Apres avoir passé là environ quinze mois, & tenu ces peuples en crainte, il fut contraint de s'en revenir en France, y laissant le Sieur du Pont Gravé pour son Lieutenant. Mais comme le mauvais serviteur cesse de mal faire tant qu'il voit son Maître, pour la crainte qu'il a du chatiment: & s'il lui voit tourner le dos, il retourne à son naturel: Ainsi firent les *Armouchiquois*, lesquels pensans que les François se fussent du tout retirez de la province, pource qu'ils avoient quitté la demeure de Sainte Croix pour venir au Port Royal, à la premiere occasion tuèrent un Sauvage *Souriquois* fort ami des François, nommé *Pannoniac*, lequel alloit troquer avec eux plusieurs marchandises

DE LA NOUVELLE FRANCE. 43

chandises qu'il avoit receu desdits François. C'est ce qui est décrit en cette histoire Martiale. Outre laquelle s'y reconoit la façon de pleurer & ensevelir leurs morts, de guerroyer, de guerir les playes, & triompher entre lesdits Sauvages: même les noms d'iceux, dont plusieurs pourront estre curieux. Mais sur tout est subtil le stratageme duquel vsa *Memberton* pour surprendre & decevoir les *Armouchiquis*, lors qu'il arriva au Port de *Chouakoe*. Car il ne montra point tout le peuple qu'il avoit, & parla à eux en simplicité, avec peu de gens. Les *Armouchiquois* pretendoient bien l'attrapper. Et se presenterent sans armes, ayans laissé leurs arcs, carquois, masses & pavois en vn lieu à l'écart. Mais *Memberton* vsa d'une contrefinesse, se doutant bien de leurs ruses. Car souz couleur de leur faire des presens (comme il fit depuis) & de troquer avec eux (car ilz n'ont point l'usage de l'argent) des hardes qu'il avoit prins des François; apres avoir traité de paix il se presenta sans armes, & les siens de même. Mais il en avoit envoyé la moitié par terre environ la minuit, lesquels estoient au guet attendans le signal qui leur avoit esté donné; c'est de prendre la course & venir donner furieusement sur les *Armouchiquois* si-tot qu'ils oyroient le son d'une trompe qu'il devoit emboucher. Or les marchandises principales qu'il avoit porté estoient des armes, desquelles il lui estoit facile vser si-tot qu'il les auroit déployées. Ainsi prenant vne trompe entre plusieurs qui estoient parmi lesdites marchandises, & leur voulant montrer l'usage d'icelles, en ce faisant, par même moyen il appelle les gens, lesquels comme il ouit venir, il feignit estre vne trahison faite par les *Armouchiquois*, & soudain lui & lesdites gens se saisissent des armes qu'il avoit étallées, & donnent dessus. Les *Armouchiquois* environnez de toutes parts, apres vne grande perte, reculans en arriere parviennent au lieu où ils avoient laissé leurs armes. Là le combat fut grand, la fortune diverse, & *Memberton* en danger de se voir deffait, ayant esté repoussé jusques sur la greve. En fin toutefois la mere de *Ponontac* decedé, pour lequel tout ceci se faisoit, se presentant à la façon

des anciennes Persanes, leur remit le cœur au ventre, & semblablement le pere dudit decedé, lequel impuissant de ses membres s'y estoit fait porter. En quoy se reconnoit combien ce peuple est âpre à la vengeance & d'un cœur vrayment noble, de ne pouvoir souffrir vne injure impunie. *Membertou* desiroit fort d'estre assisté de quelque nombre de François en cette guerre, mais il n'y eut moyen d'y satisfaire, pource que nous estions pressés de reprendre la route de France. Neantmoins si firent-ils bonne diligence. Car ilz furent de retour le neuvième d'Aoust deux jours auparavant le depart dudit Sieur de Poutrincourt, lequel dans vne chaloupe vint lui neuvième au long de la côte trouver la navire qui nous attendoit au port de *Câpscau*, distant du Port Royal (où nous avons hiverné) de 150. lieues.

L'Auteur
veut dire
que cette
histoire
n'est point
fabuleuse.



E ne chante l'orgueil du geant *Iriarée*,
Ni du fier *Rodomont* la fureur enivrée
Du sang dont il a teint préque tout l'U-
nivers.

Ni comme il a forcé les pivots des enfers.
Je chante *Membertou*, & l'heureuse victoire
Qui lui acquit naguere vne immortelle gloire
Quand il joncha de morts les chaps *Armouchiquois*
Pour la cause venger du peuple *Souriquois*.

Entre ces peuples-ci vne antique discorde
Fait que bien rarement l'un à l'autre s'accorde,
Et si par fois entre eux se traite quelque paix,
Cette paix se peut dire un attrappe-niais.

„ Car oncques le renart ne changea sa nature,
„ Et de garder la foy l'homme double n'eut cure.

Ceci n'a pas long temps se conent par effect
Aux depens de celui qui me donne sujet
De dire qui a meu *Membertou* & sa suite
De faire pour sa mort si sanglante poursuite.

Cefut Panoniac (car tel estoit son nom)
 Sauvage entre les siens jadis de grand renom.
 Cerni cuidant avoir faite bonne alliance
 Avecque ces mechans, alloit sans deffiance
 Parmi eux conversant: memes il les aidoit
 Bien souvent du plus beau des biens qu'il possedoit.
 Mais pour cela la gent à mal faire addonnée
 Sa mauvaise façon n'a point abandonnée.
 Car ce Panoniac il n'y a pas dix mois
 Les estant allé voir (pour la dernière fois)
 Portant en ses vaisseaux marchandises diverses
 Pour en accommoder ces nations perverses,
 Eux qui sont de tout temps avides de butin,
 Sans aucune merci assomment leur voisin,
 Pillent ce qu'il avoit & en font le partage.
 Les compagnons du mort se sauvans à la nage
 Le cachent pour un temps à l'ombre d'un rocher,
 N'osans de ces mâtins à la chaude approcher.
 Car, pour en dire vray, la meurtriere cohorte
 Estoit contre ceux-ci & trop grande & trop forte.
 Mais comme de Phœbus les chevaux harassés
 Se furent retirez sous les eaux tout lassés,
 Ces enragés en fin abandonnans la place
 Laisserent là le corps tué à coups de masse,
 Lequel à la faveur de la sombreuse nuit
 Soudain par ses amis fut enlevé sans bruit,
 Et mis, non, comme nous, en depost à la terre,
 D'en un coffre de bois, ni au creux d'une pierre,
 Ains il fut embaumé à la forme des Rois
 Que l'Egypte pieuse embaumoit autrefois.
 Le peuple Etechemin de cette mort cruelle
 Recent tout le premier la mauvaise nouvelle,

Sujet de
 la guerre.

Armes
 chequois
 sont lar-
 rons.

Les Sau-
 vages con-
 servent
 les corps
 morts.

Dueil des
Sauvages

Voy au
ch. dern.
de l'Hi-
stoire de
la Nouv.
France.

Exclama-
tion ef-
froyable
de Mem-
bertou.

Voy l'Hi-
stoire de
la Nouv.
France
ib. 2. c. 45.

D'où s'enfuit un dueil si rempli de douleurs
Que le haut Firmament en ouit les clameurs,
(Car lors que cette gent la mort des siens lamente
Le voisinage ensemble à grans cris se tourmente)
Mais ce ne fut ici le brayment principal,
Car quand ce pauvre corps fut dans le Port Royal
Aux siens représenté, Dieu sçait cōbien de plaintes,
De cris, de hurlemens, de funebres complaints.
Le ciel en gemissoit, & les prochains cōtaux
Sembloient par leurs echez endurer tous ces maux:
Les épesses forêts, & la riviere même
T'émouignoient en avoir vne douleur extreme.
Huit jours tant seulement se passerent ainsi
Pour respect du François qui se rit de ceci.

Les services rendus à l'ombre vagabonde
(Qui du lac Stygieux a desja passé l'onde)
Et au corps là present, le Prince Souriquois
Commence à s'écrier d'une effroyable voix:
Quoy doncques, Membertou (dit-il en son langage)
Laira-il impuni un si vilain outrage?
Quoy doncques Membertou aura-il point raison
De l'excès fait aux siens & même à sa maison?
Verrai-je point jamais éteinte cette race
Qui de moy & des miens la ruine pourchasse?
Non, non, il ne faut point cette injure souffrir.
Enfans, c'est à ce coup qu'il nous convient mourir,
Ou bien par nôtre bras envoyer dix mille ames
De cette gent maudite aux eternelles flammes.

Nous avons près de nous des François le support
A qui ces chiens ici ont fait un même tort.
Cela est resolu, il faut que la campagne
Au sang de ces meurtriers dans peu de tēps se baigne.

Actaudin mon cher fils, & ton frere puisné
 Qui n'avez vôtres pere oncques abandonné,
 Il faut ores s'armer de force & de courage,
 Sus, allez vite ment l'un suivant le rivage
 D'ici au Cap-Breton, l'autre à travers les bois
 Vers les Canadiens, & les Gaspeïquois
 Et les Etechemins annoncer cette injure,
 Et dire à nos amis que tous ie les conjure
 D'en porter dedans l'ame un vif ressentiment,
 Et pour l'effet de ce qu'ilz s'arment promptement
 Et me viennent trouver près de cette riviere,
 Ou ilz sçavent que j'ay plantée ma banniere.

Membertou n'ent plustot à ses gens commandé,
 Que chacun prent sa route où il estoit mandé,
 Et fit en peu de temps si bonne diligence,
 Qu'il sembla devancer un postillon de France,
 Si bien qu'au renouveau voici de toutes parts
 Venir à Membertou jeunes & vieux sondars
 Tous à ceci poussez d'esperances non vaines
 Souz l'asseuré guidon des braves Capitaines
 Chkoudun, & Oagimont, Memembouré,
 Kichkou,

Messamoet, Ouzagat, & Anadabijou,
 Medagoet, Oagimech, & avec eux encore
 Celui qui plus que tous l'Arrouchiquois abhorre,
 C'est Panoniagués, qui a occasion
 De procurer mal-heur à cette nation
 Pour de dur souvenir de la mort de son frere.
 Quand tout fut arrivé, de cette mort amere
 Il fallut de nouveau recommencer le dueil,
 Et le corps decedé mettre dans le cercueil.

Chose
 merveil-
 leuse de
 faire si
 lōgs voya-
 ges par
 les bois.

Il n'y a Le barbu Membertou lors prenant la parole:
 que les Sa Vous sçavez, ce dit-il, ô peuple benevole,
 gamos qui Le motif qui vous a conduit jusques ici,
 portent C'est ce corps que voyés massacré sans merci,
 barbe en- De qui le sang versé vous demande vengeance,
 tre les Sans que par long discours ie vous en face instance.
 Sauvages Et comme és siecles vieux quand au peuple Romain
 Harague Fut montré de Cesar le massacre inhumain,
 de Mem- Tout à l'instant émeu d'une ardente colere
 bertou. Il voulut reparer ce crue! vitupere
 Member- Contre les assassins (ainsi que i'ay appris
 tou pou- Qu'il est mentionné és anciens écrits)
 voir avoir Ainsi vous devez tous à ce spectacle étrange
 ouï cela Estre émeus du desir de garder la loüange,
 de nous. Que nos antecesseurs nous ont mis en depos,
 Et par laquelle ilz sont maintenant en repos,
 N'ayans point estimé estre dignes de vivre,
 Sans de leurs ennemis les injures poursuivre.

Effect de A ces mots un chacun au combat animé
 la hara- Sent un feu de vengeance en son cœur allumé,
 gue. Et eussent volontiers contre cette canaille,
 (S'il y eut eu moyen) lors donné la bataille,
 Mais il falloit premier le corps ensevelir,
 Et du dernier devoir les œuvres accomplir.

Funerail- Cette grand' troupe donc de douleur affollée
 les. A conduit le corps mort dedans son Mausolée,
 En faisant sacrifice à Vulcan de ses biens
 Masse, arcs, fleches, carquois, petun, couteaux & chies,
 Matachia Matachiaz aussi, & la pelletterie
 ce sont Que d'epargne il avoit quand il perdit la vie.
 brasselers, Mais quant aux assistans, chacun d son pouvoir
 carquans, Et joyaux Lui fit, devotieux, l'accoutumé devoir.

Qui donne des Castors, qui des couteaux, des roses,
Armes, Matachiaz, & maintes autres choses.

Presens
faits aux
morts.

Puis ferment le sepulchre, & laissent reposer
Celui duquel ilz vont la querelle épouser.

Le ciel qui bien-souvent les mal-heurs nous presage,

Presages,

Avoit auparavant par un triste presage,

Témoigné les effects de cette guerre ici,

Car ayant un long temps resongné son sourci,

Il fit voir maintefois des torches allumées,

Des lances, des dragons, des flambantes armées.

Ainsi s'en va la flotte avec intention

De vaincre, ou de mourir à cette occasion,

Laiissans de leurs enfans & femmes la tutele

A nous, qui en avons rendu conte fidele.

Quand des Armouchiquois les rives ils ont veu
Ce peuple deffiant les a tot reconeu.

Armou-
chiquois
aux allar-
mes.

Soudain les messagers volent par la campagne,

Et sonnent du cornet sur chacune montagne

Pour le monde avertir d'estre au guet, & veiller

Avant que l'ennemi les vienne reveiller.

Peuples de tous côtez à grand' troupes s'amassent

Tant qu'en nombre les flots de la mer ilz surpassent.

Mais pourtant Membertou ne s'epouvante point

Car il sçait le moyen de prendre bien à point.

L'ennemi, qui tout fier, voyant son petit nombre,

Se promet l'enlever si-tot que la nuit sombre

Aura dessus la terre étendu son rideau.

Membertou cependant approche son vaisseau

Du port de Choüacoet, où la troupe adverse

L'attendoit de pié- quoy, pour sçavoir quelle affaire

Vers eux le conduisoit: mais il avoit laissé

Ses gens derriere un roc, & s'estoit avancé,

Voy la fi-
gure de ce
Porten la
Charte
geogra-
phique.

Afin de reconoitre & le port & la terre
 Qu'il vouloit ruiner par l'effort de la guerre.
 Pourpar- He, he, ce fut le cri duquel il appella
 ler entre deux en- Tout ce peuple attentif qui ferme attendoit là.
 nemis. Yo, yo, fut répondu. Puis apres il demande
 S'il pourroit seurement & sa petite bende
 Traiter avecques eux, & amiablement
 Vuider le different qui a si longuement
 L'un & l'autre troublé & réduit en ruine
 Tandis que l'appetit de vengeance les mine
 Et leur mange le cœur. Eux cuidans attrapper
 Celui qui plus fin qu'eux les venoit entrapper,
 Réponse Disent que librement de la rive il s'approche,
 des Ar- Et ses gens qu'il avoit laissé devers la roche,
 mouchi- Qu'ilz n'ont plus grand desir que de voir une paix
 quis. Solidement entre eux établie à jamais,
 Afin qu'eux qui des Francs ont bonne conoissance
 Leur facent part des biens dont ils ont abondance.
 Et se puissent ainsi l'un l'autre secourir
 Sans plus d'orenavant l'un sur l'autre courir.
 Accep- Membertou reçoit l'offre, & quant & quāt otage,
 tion d'of- Envoyant un des siens par échange au rivage,
 fres. Puis recule en arriere, & va ses gens revoir
 Qu'il trouve grandement desireux de sçavoir
 En quelle volonté ces peuples ci estoient,
 Et si à quelque paix encliner ilz sembloient.
 Le Prince Souriquois ses suppots abordant
 D'un visage joyeux il les va regardant,
 Disant, Ilz sont à nous: la farce s'en va faite:
 C'est demain qu'il faut voir cette troupe defaite:
 Et leur conte amplement ce qui s'estoit passé,
 Et comment ilz s'estoient l'un l'autre caressé.

Au surplus (ce dit-il) pensons de les surprendre,
 Et en ce fait ici gardons de nous meprendre.
 Quand nous sommes partis le conseil a esté
 De leur faire present des biens qu'avons porté.
 Et avec eux troquer de nôtre marchandise,
 A fin que l'homme feint, soit pris en sa feintise.
 Nous irons donc par mer la moitié seulement:
 Le surplus en deux parts ira secrettement
 Rengeant le long du bois en bonne sentinelle
 Tant que, le temps venu, ma trompe les appelle:
 Lors ils viendront charger, & nous seconderont,
 Et tant que durera le jour ilz frapperont,
 Sans merci, sans faveur, & sans misericorde,
 A fin qu'ici de nous long-temps on se recorde.
 Outre nôtre querele il y a du butin,
 Ils ont du blé, des noix, de la vigne & du lin,
 Tous ces biens sont à nous si nous avons courage,
 Et si voulons avoir leurs femmes au pillage
 Nous les aurons aussi. Il estoit nuit encor
 Et le clair ciel estoit tout brillant de clous d'or,
 Quand Membertou (de qui l'esprit point ne repose)
 A prendre son quartier tout son peuple dispose,
 Et ceux-là qu'il conoit à la course legers
 Il les fait essayer les terrestres dangers.
 Ainsi Memembourgé dispos à la poursuite
 Est fait le general d'une troupe d'elite,
 Medago et d'autre part hardi aux grans exploits
 Choisit de tout le camp les plus forts & adroits.
 Mais le grand Sagamos † pour rendre sa banniere
 Attendit que l'Aurore eust épars sa lumiere
 En tout son horizon: & lors que le Soleil
 Ent esté reconduit au lieu de son reveil

Conseil
 pour sur-
 prendre
 l'ennemi.

Fruits de
 la terre
 Armo-
 chiquoise.

Dispositiō
 pour atta-
 quer l'en-
 nemi.

† Capitai-
 ne, Duc,
 Roy.

Il met la voile au vent, tirant droit à la place,
 Où desja l'attendoit cete grand' populace,
 Où estant arrivé, partie de ses gens
 A descendre apres lui se montrent diligens.
 Il saluë les chefs de cete compagnie,
 Entre autres Olmechin, Marchine & leur mesgnie.
 Puis offre les presens dont i'ay fait mention,
 Lesquels furent receus en iubilation,
 C'estoient robbes, chappeaux, & chausses, & chemises,
 Mais quand il fallut voir les autres marchandises,
 Parmi les fers pointus, poignars, & coutelas,
 Des trompes y avoit dont on ne sçavoit pas
 L'usage, ni la fin du mal qu'elles courvoient.
 Les autres cependant dans le bois attendoient
 Soigneusement l'appel qui avoit esté dit,
 Quand Membertou voulant étaller son credit,
 Il convoque ce peuple embouchant vne trompe,
 Et trompant, les trompeurs trompeusement il trompe.
 Car tout en un instant lui qui n'avoit point d'armes
 Oyant les siens venir feignit estre aux alarmes,
 Et se trouvant garni de masses, & poignars,
 D'arcs, fleches, coutelas, de pieques, & de dars,
 Il en saisit ses gens, & chacun d'eux commence
 Sur l'heure à chamailier sans grande resistance.
 Ils en font grand massacre, & cependant du bois
 Arrive le surplus criant à haute voix
 He, he, oukchegouia, & parmi la melée
 Se voit incontinent cete troupe melée.
 Où est-ce. L'Armouchiquois voyant que de lui c'estoit fait
 S'il ne remedioit promptement à son fait,
 A ce dernier besoin pense de se defendre
 Plustot qu'à la merci de ceux ici se rendre.

Mauvais
 appast.

Ruse de
 Membertou.

C'est,
 comme
 qui diroit
 Où est-ce.

Ils estoient la pluspart ja de couteaux armez
 Que de porter au col ilz sont accoutumez,
 Mais ces armes bien peu leur servirent à l'heure.
 Car Membertou muni d'une armure plus seure,
 D'un bouclier de bois dur, & d'un bon coutelas,
 Ainsi que le trenchant d'une faux met à bas
 L'honneur des beaux épics son épée de même
 Moissonnoit l'ennemi d'une rigueur extreme.
 Les autres transportez de pareille fureur,
 Suivans le train du chef, ne manquent point de cœur,
 Mais rendans des grans cris & voix épouvantables,
 Tuent comme fourmis ces pauvres miserables,
 Desquels lors c'estoit fait s'ilz n'eussent eu recours
 Au bien qui vient par fois de tourner à rebours.
 Ce peuple de tout temps addonné au pillage
 Cuidoit sur Membertou avoir tel avantage,
 Que d'armes pour cette heure il ne leur fut besoin,
 Neantmoins en tout cas ils avoient eu le soin
 D'en faire un magazin au fond d'une vallée,
 Où la troupe fuyarde en fin s'en est allée.
 Là chacun se fournir d'arcs fleches, & carquois,
 De picques, de boucliers, & de masses de bois.
 Là de tourner visage, & d'une face irée
 Charger sur Membertou & sa gente enivrée
 Du sang Armouchiquois. A ce nouvel effort
 Fut Panoniagués au danger de la mort
 Blessé d'un javelot environ la poitrine.
 Chkoudun le courageux, y receut sur l'echine
 Un coup qui l'atterra, & se vit en danger
 (L'ennemi gagnant pié) de jamais n'en bouger.
 Mais le fort Chkoudumech son frere, de sa masse
 Eendant la presse, fit bien-tot se faire place

Sauvages
 portent
 un cou-
 teau pen-
 du au col.
 Compa-
 raison.

Fuite des
 Armou-
 chiquois.

Ruse d'i-
 ceux.

Nouveaux
 combats.

Pour le tirer de là : mais il y fut feru
 D'un coup que lui chargea de toute sa vertu
 Le cruel Olmechin. Mnesinou (dont la gloire
 Par toute cette cote est en tous lieux notoire)
 Comme le plus hardi, s'efforce de son dard
 Transpercer Membertou de l'une à l'autre part.
 Mais le coup gauchissant par la subtile adresse
 Du Prince Souriquois, à son fils il s'adresse,
 Son fils Aétaudinech, lequel il aime mieux
 Que toutes les beautez de la terre & des cieux.
 Ce coup doncques perçant le détroit de sa manche
 Vite comme un éclair lui porta dans la hanche.
 Dequoy tout effrayé le Prince Membertou,
 Il se remet aux jeux du monstrueux Gougou.
 Le duel ancien qu'en sa jeunesse tendre
 Ladis son pere osa hazarder deux entreprendre;
 Et redoublant sa force il étendit son bras,
 Et le fendit en deux de son fier coutelas.
 Et comme un chene haut abbattu de l'orage
 Traîne en bas quant & soy son plus beau voisinage,
 Ainsi Mnesinou mort, maint des siens alentour
 Alla voir de Pluton le tenebreux séjour.
 L'Armouchiquois pourtant ne laisse de poursuivre,
 Aimant mieux là mourir que honteusement vivre
 S'il arrivoit jamais que Membertou vainqueur
 Leur laissat du combat l'eternel des-honneur.
 Ainsi se r'assemblans font des scares diverses
 Qui à leur ennemi donnent maintes traverses.
 Car jusques là encor n'avoient esté rangés,
 Occasion que mal ilz s'estoient revengés.
 Bessabez & Marchin ont les pointes premieres,
 Qui venans attaquer avec leurs bandes fieres.

Ceci est
 une feinte
 de Poëti-
 que. Voy
 l'histoire
 du Gou-
 gouci des-
 sus liv. 2.
 ch. 28.

Nouvel
 effort des
 Armou-
 chiquois.

Le chef des Souriquois, une grele de dars
 En l'un & en l'autre ôt tombe de toutes pars.
 La clarté du soleil en demeure obscurcie,
 Et le nombre des traits toujours se multiplie.
 A cette charge ici quelques uns sont blessés
 Parmi les Souriquois: mais plus de terrassés
 Sont de l'autre côté: car de ceux-ci les fleches
 A pointes d'os ne font de si mortelles breches
 Comme de ceux qui sont plus voisins des François
 Qui des pointes d'acier ont au bout de leurs bois,
 Toutefois de nouveau voici nouvelle force (force.
 Qui des Membertouquois les bras, non les cœurs,
 Go, go, go, c'est leur cri. Abejou, Olmechin,
 Le fort Arbostembroet, & le fier Bertachin
 En sont les conducteurs, qui de premiere entrée
 Du vaillant Messamoet la troupe ont rencontrée
 Messamoet (qui jadis humant l'air de la France
 Avoit de guerroyer reconeu la science
 Parmi les domestics du Seigneur de Grand-mont)
 Apres mainte bricole avoit gagné un mont
 D'où il pensoit avoir vu facile avantage
 Pour mettre sans danger l'adversaire en dommage.
 Mais cetui-ci rusé loin de là declina,
 Et le gros escadron des Souriquois mena
 Poursuivant vivement jusques dessus la greve
 Où Neptune irrité à ses flots donne treve.
 La Neguioadetch mere du decedé
 Apres avoir long temps le combat regardé,
 Voyant en desarroy de Membertou la troupe
 Elle se met à terre, & sort de sa chaloupe,
 Afin de donner cœur aux soldats etonnés
 Qui leur premiere assiette avoient abandonnés.

Souriquois re-
 poussez.
 La mere
 de Pan-
 niac estoit
 allée à la
 guerre.

Et comme des Persans les meres & les femmes
 Iadis voyans leurs filz & leurs marits infames
 S'enfuir du Medois qui les alloit suivant,
 Courageuses soudain allerent au devant,
 Sans honte leur montrer de leurs corps la partie
 Par où l'homme reçoit l'entree de la vie,
 Les unes s'ecriant: Quoy doncques voulez vous
 Vous sauver ci dedans pour eviter les coups
 De cil qui vous poursuit? Les autres d'autre sorte
 Criant à leurs enfans: R'entrez dedans la porte
 Du logis dans lequel vous avés esté nés,
 Ou contre l'ennemi promptement retournés.
 Eux d'un spectacle tel se trouvant pleins de honte,
 Vn sang tout vergongneux à l'heure au front leur
 Si bien que retournant leurs faces en arriere (monte,
 A l'Empire Medois mirent la fin dernière.
 Ainsi fit cette mere en voyant le danger
 Où alloit Membertou & les siens se plonger.
 Neguirouët son mari ores paralytique,
 Mais qui de bien combattre entendoit la pratique,
 S'y estoit fait porter: & bien reconnoissant
 Le desastre prochain qui les alloit pressant
 S'il ne leur arrivoit quelque nouvelle force,
 Se fait descendre à terre, & lui-même s'efforce
 De marcher au combat afin de là mourir
 S'il ne pouvoit au moins ses amis secourir.
 Estant au milieu d'eux il leur donne courage
 Et les conjure tous de venger son outrage.
 Mes amis (ce dit-il) vous ne combattez point
 Pour le fait seulement, hélas! qui trop me point.
 Il y va de l'honneur, il y va de la vie.
 Ces deux ici perdus, la perte en est suivie

Grand
 courage
 d'un hom-
 me im-
 potent.

Des soupirs & regrets des femmes & enfans
 De qui nos ennemis s'en iront triomphans
 Tout ainsi que de nous. Ayez doncques courage,
 Je les voy ja branler: c'est ici bon presage.
 A ces mots Membertou fait tirer les Mousquets
 Qu'au partir les François lui avoient tenu prêts.
 Chkoudun en fait autant (car il a eu de même
 Deux Mousquets pour autāt que le François il aime)
 Lesquels estoient parez pour la necessité
 Comme vn dernier remede au corps debilité,
 Aux coups de ces batons en voila dix par terre.
 Et le reste effrayé au bruit de ce tonnerre.
 Abejou, Chitagat, Olmechin, & Marchin,
 Quatre des plus mauvais de ce peuple mutin,
 A ce choc sont tombés. Chkoudun qui a memoire
 Du coup qu'il a receu ne vent point que la gloire
 En demeure au dōneur, mais d'un trait donne mort
 Flattaque, hardi, ArboSTEMbroet le fort,
 Et presse le surplus d'une roideur si grande
 Qu'au seul bruit de son nom l'ennemi se debende.
 Membertouchis aussi l'ainé de Membertou
 A l'aile de son pere assisté de Kichkou,
 Se faisant faire jour d'un coup trois en renverse
 Et ja deça, delà, tout est à la renverse.
 A cinq cens pas plus loin se trouvant Ouzagat
 Et Anadabijou empêchés au combat,
 Ilz furent secourus par la troupe hardie
 De Panoniagués, qui bien-tot fut suivie
 D'Oagimech & les siens; si bien qu'en peu de temps
 L'ennemi fut fauché comme l'herbe des champs.
 Car sout ce qui restoit, quoy que puissant en nombre,
 Ne porta gueres loin le malheureux encombre

Chance
 tournée
 contre les
 Armois-
 chiquois.

Effect des
 coups de
 Mous-
 quets.

Déroute
 des Ar-
 mouche-
 quois.

Entiere
 déroute.

Qui l'alloit talonnant: d'autant que Oagimont
 Avec Memembouré estant au pied du mont
 Que naguères i' ay dit, les fuyars attendirent,
 Et valeureusement poursuivans les battirent,
 Mais Oagimont s'estant éloigné de son parc,
 Trop prompt, y fut blessé grièvement d'un trait d'arc.
 Memébouré (trop chaud) préque en la même sorte
 L'ennemi poursuivant y eut la jambe torte,
 Ce qui plusieurs en fit de leurs mains échapper,
 Mais ne peurent pourtant leur ennemi tromper.
 Car Etmeminaoet l'homme qui de six femmes
 Peut, galant, appaiser les amoureuses flammes,
 Et Metembroebit, Medagoet, Chichcobeck,
 Bituani, Penin, Actembroé, Semcoudech,
 Tous vaillants champions, soldats, & Capitaines,
 Acheverent du tout ces races inhumaines.

Polyga-
mie.

Victoire
sans perte

Mais ce qui est ici digne d'étonnement,
 C'est que des Souriquois n'est mort un seulement.

Les blef-
sez.

Maniere
de guerir
les blesez

L'Armouchiquois éteint, cette armée de faite,
 Membertou glorieux fit sonner la retraite,
 On trouve de blessés encores Pechkmeg,
 Oupakour, Ababich, Pitagan, Chiskmeg,
 Vmanuet, & Kobeck, dont les playes on pense,
 Tandis que du butin d'autre côté l'on pense,
 La cure en est sommaire. Entre eux est un devin,
 (Ignorant toutefois) qu'on appelle Aoutmoin.
 Cetui prognostiqueur de l'état du malade
 Feint vers quelque demon pour lui faire ambassade,
 Et selon sa reponse, en ceci comme en tout,
 Il iuge s'il sera bien-tot mort ou debout.
 Avec ce de la playe il va succant le sang,
 Il la souffle, & soufflant il s'émeut tout le flanc:

Ceci

Ceci fait, il applique au dessus de la playe
Du roignon de Castor : & par ainsi essaye
(Le bendage parfait) son malade guerir.

Le butin recuilli, avant que de partir
Des chefs Armouchiquois ils enlevent les têtes
Pour en faire au retour maintes joyeuses fêtes.

Têtes des
vaincus
enlevées.

Ia ilz sont à la voile, & approchent du port
Où ilz doivent donner à leurs femmes confort,
Lesquelles aussi tot que de leur arrivée
Elles ont eu nouvelle, aussi-tot la huée
Elles ont fait de loin, desireuses sçavoir
Quel avoit esté là de chacun le devoir.

Reception
des victo-
rieux.


Et en ordre marchans, qui en main vne masse,
Qui vn couteau trenchant (ayans toutes la face
De couleurs bigarrée) elles s'attendoient bien
Toutes sur l'heure avoir vn Armouchiquois sien,

Afin d'en faire tot cruelle boucherie,
Mais sans cela convint faire leur tabagie,

Tabagie,
c'est Fe-
stin.

Et apres le repas la danse s'ensuivit,
Qui dura tout le jour, & qui dura la nuit,
Et toujours durera en s'écrians sans cesse,
Chantans de Membertou la valeur & proiesses
Tant que leur estomach la voix leur fournira,
Ou que quelque malheur reposer les fera.

LA TABAGIE * MARINE.

OMPAGNONS, où est le temps
Qu'avions nôtre passe-temps
A descendre au plus habile
sur le pié-ferme d'une ile,

* C'est Bâ-
gues.
Voy le ch.
47. ci. des-
sus. p. 633.

E

Voyle ch.
22. liu. 3.
pa. 822.

Fourrageans de toutes pars
Deça & delà épars
Parmi l'epés des fueillages
Et des orgueilleux herbages
L'honneur des jeunes oiseaux
Qu'enlevions à grans troupeaux,
Le gros Tanguen, la Marmette,
Et la Mauve & la Roquette,
Ou l'Oye, ou le Cormorant,
Ou l'Outarde au corps plus grand
Ca (ce disoi-ie à la troupe)
Emplissons nôtre chaboupe
De ce oiseaux tendrelets,
Ilz valent bien des poulets.
Dieu! quelle plaisante chasse.
Amasse, garson, amasse,
Portes-en chargé ton dos,
Tu es alaigre & dispos,
Et revien tout à cette heure
Prendre pareille mesure,
Ne cessant jusques à ce
Que nous en aions assé

Voyles
ch. 2. &
7. du 2.
liv. pag.
253. &
295.

Car nous pourrions de cette ile
Fournir vne bonne ville.
Je voudroy m'avoir conté
Vn Karolus bien conté,
Et estre en cet equipage
Avecque tout ce pillage
Au beau milieu de Paris,
O que i'y aurois d'amis,
Qui pour avoir pance grasse
Me suivroient de place en place.

Qu'on ne parle maintenant
 Que des iles du Ponant.
 Car les iles Fortunées
 Sont certes infortunées
 Au pris de celles ici,
 Qui nous fournissent ainsi
 Pour neant ce que l'on achete
 Au quartier de la Huchette,
 Ou ailleurs bien cherement.
 Je ne sçay certainement
 Comme le monde est si bête
 Que ce pais il rejette,
 Ven la grand' felicité
 Qui y est de tout côté,
 Soit qu'on suive cette chasse,
 Soit que l'Ellan on pourchasse,
 Ou qu'on vueille de poisson
 Faire en eté la moisson.
 Car quant est des paturages
 Il n'y manque point d'herbages
 Pour nourrir vaches & veaux.
 Ce ne sont rien que ruisseaux,
 Lacs, fontaines, & rivieres
 (De tous biens les pepinieres)
 En ce pais forêtier.
 Il y a mines d'acier,
 De fer, d'argent, & de cuivre,
 Assurez moyens de vivre,
 Quand en train elles seront,
 Et par le monde courront.
 La terre y est plantureuse
 Pour rendre la gent heureuse

Qui la voudra cultiver.
 Il ne reste que trouver
 Bon nombre de jeunes filles
 A porter enfans habiles
 Pour bien-tot nous rendre forts
 En ces mers, rives, & ports,
 Et passer melancholie
 Chacun avecque s'amie
 Pres les murmurantes eaux
 Qui gazouillent par les vaux,
 Ou à l'ombre des fueillages
 Des endormans verd-bocages.
 Par mon ame ie voudroy
 Que des ore il pleut au Roy
 Me bailler de bonnes rentes
 En ma bourse bien venantes
 Tous les ans dix mille escus,
 Voire trente mille, & plus,
 Pour employer à l'usage
 D'un honéte mariage,
 A la charge de venir
 En ce pais me tenir,
 Et y planter vne race,
 Digne de sa bonne grace,
 Qui service lui feroit
 Tant qu'au monde elle seroit,
 Quittant du Barreau la lice,
 Et du monde la malice,
 Et les injustes faueurs
 Des hommes de qui les cœurs
 S'enclinent à l'apparence
 Pour opprimer l'innocence.

Voylesch.
 39. du isu.
 2. p. 543.

De tels & autres propos
 J'entretenois mes dispos
 Tandis que chacun sa proye
 Diligent à bord envoie.
 Devinez si au repas
 Grand' chere ne faisons pas.
 Car avec cette viande
 D'elle-même assez friande
 Nous avions abondamment
 De poisson pris frechement.

Quand ores en ma memoire
 Se ramentoit cette histoire,
 Je regrette ce temps la
 Qui nous fournissoit cela.
 Car dès long temps la pature
 De salé nous est si dure,
 Que nos estomachz forcés
 En demeurent offensés.

Pourtant ie ne veux pas dire
 Que les maitres du navire
 Messieurs les associés
 Ne se soient point souciés
 D'envoyer honêtement
 Nôtre rafraichissement.
 Mais certaines gourmandailles
 Ont manges noz victuailles
 Noz poules & noz moutons,
 Et grappillez noz citrons,
 Nôtre sucre, noz grenades,
 Nos epices & muscades,
 Ris, & raisins, & pruneaux,
 Et autres fruits bons & beaux.

A bord,
 cest à dire
 dans la
 barque.

Utiles en la marine
Pour conforter la poitrine.

Vous sçavés si ie di vray,
Ores que i'ay le cœur gay.
Si jamais ie suis grand Prince
En cette ou autre province
Oncq' enfant ne regira
Ce que ma nef portera.

Mais ne laissons ie vous prie
De mener joyeuse vie,
Ca, garson, de ce bon vin

Ce sont
des bour-
geois ho-
norables
de la Ro-
chelle.

Du cru de Monsieur Macquin,
Et buvons à pleine gorge
A lui & à Monsieur George.
Ce sont des hommes d'honneur
Et d'une agreable humeur,

Car ilz nous ont l'autre année
Fourni de bonne vinée,
Dont le parfum n'ontpareil

A garenti du cercueil
Plusieurs qui fussent grand erre
Allé dormir souz la terre.

Et ne trouve quant à moy

Droque de meilleur aloy

En nôtre France-nouvelle

Pour braver la mort cruelle,

Que vivre joyusement

Avec le fruit du sarment.

Bien nous
valut d'a-
voir esté
bons me-
nagers.

Est-ce pas donc bon ménage.

D'avoir un si bon bruvage

Iusques ores conservé?

Car ici n'avons trouvé

Que bien petite vendange,
 Ce qui nous est bien étrange.
 Car le cidre Maloin
 Ne vaut pas du petit vin.
 Mais aions la patience
 Que soyons rendus en France.
 Approche de moy, garçon,
 Et m'apporte ce jambon,
 Que j'en prenne vne aiguillette,
 Car ce lard point ne me haite.
 J'aimeroiy mieux voir noz plats
 Garnis de bons cervelats,
 De patés & de saucisses
 Confits en bonnes epices,
 Que de cette venaison
 Dont ie n'ay nulle achoison,
 Non plus que de ces moruës
 Qui sont toutes vermoluës.
 Certes le maitre valet
 Meriteroit vn soufflet
 De nous bailler tout du pire
 Qui soit dedans ce navire.
 Car nous devrions par honneur
 En tout avoir du meilleur.
 Otez nous tant de viandes,
 Et apportez des amandes,
 Pruneaux, figues, & raisins,
 Et buvons à noz voisins.
 Ca toute la pleine tasse,
 C'est à vôtre bonne grace
 Capitaine Chevalier.
Si dedans vôtre cellier

Avez quelque friandise,
Faites que de vous l'on dise
Que vous estes liberal,
Honête, & d'un cœur Royal.

C'est le
maître du
navire
Nicolas
Martin.

Maitre, tenez vous en garde,
C'est à vous que ie regarde
Ayant les armes en main.
Plegez moy le verre plein.
Cette derniere nuitée
Vous a un peu mal traitée.
Il y vint un coup de mer
Qui pensa nous abymer.
Mais vous fites diligence
De parer à la defense.

† C'est le
nom de
notre na-
vire.

Dieu garde le bon IONAS †
De tout violent trépas,
Car s'il tomboit en naufrage
Nous y aurions du dommage,
Et m'étonne infiniment
Que cet humide element
De ses eaux ne nous accable,
Veu que le nom venerable
De Dieu y est blasphemé
D'un langage accoutumé,
Sans crainte de ses menaces.

Neantmoins rendons lui graces,
Et avec contrition
Demandons remission
De noz fautes: & sans cesse
Soit louée sa hauteſſe. Amen.

Cherchant dessus Neptune vn repos sans repos
J'ay façonné ces vers au branle de ses flots.

M. L E S C A R B O T.

SALLE GAGNON ✓

845014

